



Sommaire

Edito	3
1. Boris Vildé : chronique d'une vie.....	5
2. La famille fontenaisienne de Boris Vildé.....	11
3. Boris Vildé, ethnologue au Musée de l'Homme.....	15
4. 1940-1942 : Boris Vildé et le groupe du Musée de l'Homme...	19
5. Journal d'Evelyne Lot 1941-1942 (extraits).....	25
6. L'omniprésence de la mémoire de la Résistance (1944-1953) ...	35
7. Une mémoire estompée (1954-1976)	41
8. L'entrée dans l'histoire (depuis 1977)	45
9. Le Musée Boris Vildé à Yastrebino	47
10. Les lieux rattachés à la mémoire de Boris Vildé	49

1.

Boris Vildé : chronologie d'une vie

▪ 25 juin 1908

A Saint-Pétersbourg, naissance de Boris Vildé. Son père, employé de chemins de fer, décède en 1912.



Boris Vildé vers l'âge de 5 ou 6 ans.
Collection Musée Boris Vildé à Yastrebino

▪ 1913-1919

Avec sa mère, Marie Vildé, et sa sœur, Boris Vildé vit dans la maison des grand-parents maternels à Yastrebino, ville située à 130 kilomètres à l'est de Saint-Pétersbourg et à une cinquantaine de kilomètres à l'ouest de la frontière avec l'Estonie.



Photo de classe de 1917 ou 1918 : Boris Vildé est au dernier rang à gauche, avec la casquette.
Collection Musée Boris Vildé à Yastrebino

▪ 1919

Pour fuir les effets de la Révolution russe, la famille Vildé se réfugie à Tartu, la deuxième ville de l'Estonie (indépendante depuis 1918). Ils vivent dans la propriété d'un des oncles maternels de Boris.

▪ 1920 à 1928

Lycée secondaire puis Université de Tartu pour y suivre une formation de chimiste. Boris Vildé apprend aussi l'estonien et le finlandais. Attiré par le monde des Lettres, il s'essaie aussi à la poésie.



*La maison familiale de Tartu (en 2005).
photo Claude Doyennel*

▪ **1930-1932**

Passé en Allemagne par la Lettonie. Il y combat la montée du nazisme. A Berlin, il survit difficilement grâce à des petits travaux. Il y fait également l'apprentissage de langue allemande.

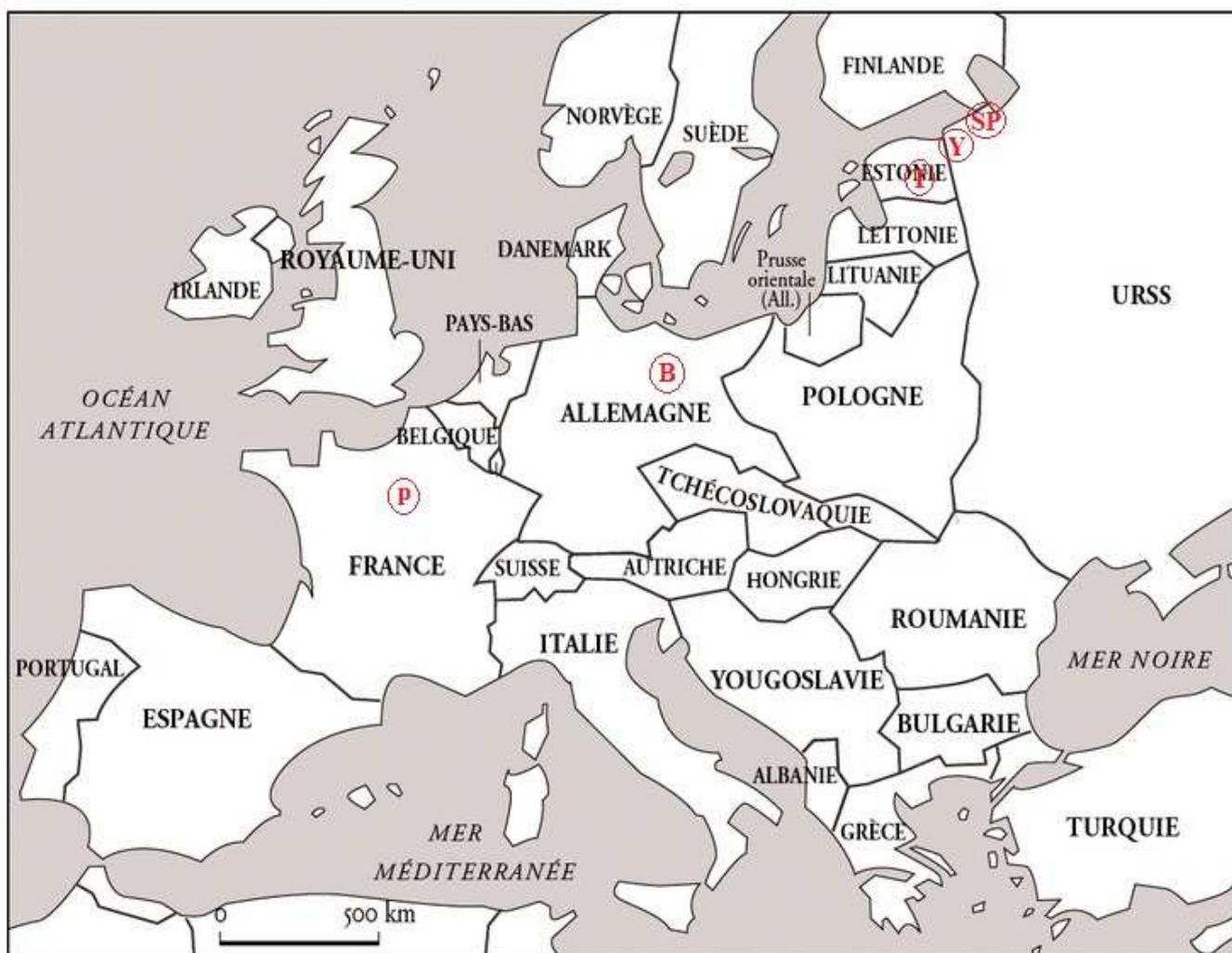
André Gide rencontré lors d'une conférence l'invite à Paris où il propose de l'héberger.

▪ **1919**

Travaille dans une imprimerie de Tartu comme typographe.

▪ **1932**

A Paris, rencontre avec Paul Rivet, le directeur du Musée d'Ethnographie du

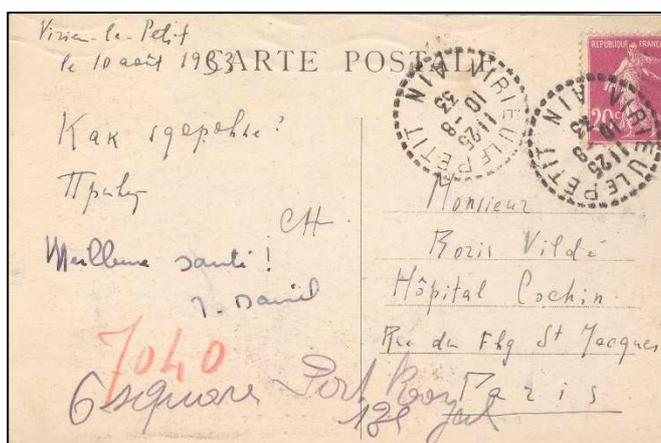
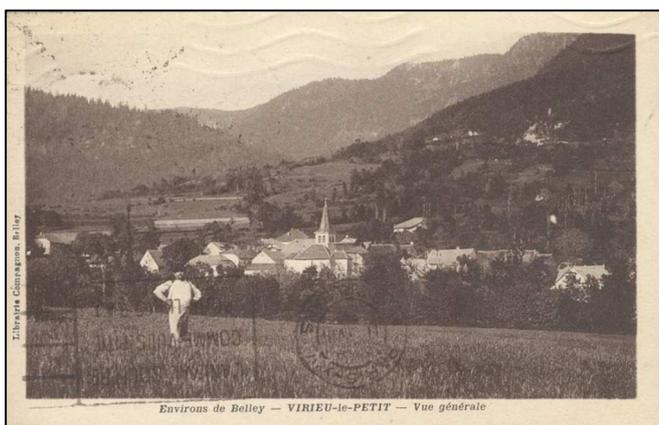


L'Europe au début des années 1930 et les différentes villes rattachées à l'itinéraire de Boris Vildé. SP : Saint-Petersbourg ; Y : Yastrebinno ; T : Tartu ; B : Berlin ; P : Paris.

Trocadéro « futur » Musée de l'Homme. Pour intégrer cette institution, ce dernier lui suggère d'obtenir un diplôme d'ethnologie et d'améliorer son français.

▪ **Eté 1933**

Accident de voiture. Blessé à la clavicule, il touche un dédommagement qui lui permet de connaître un relatif confort matériel.



*Carte postale adressée à Boris Vildé depuis Virieu-le-Petit le 10 août 1933 par une personne non identifiée. Vildé est alors hospitalisé à l'hôpital Cochin :
 Как здоровье? Привет
 [Comment va la santé ?]*

AM FaR fonds IVL

▪ **1934**

Inscription à la Sorbonne (littérature allemande) et à l'Institut d'Ethnologie (au Trocadéro) d'où il sortira diplômé en 1937 et 1938.

▪ **Juillet 1934**

Mariage avec Irène Lot rencontrée un an auparavant pour parfaire son français. Elle est l'une des filles du médiéviste Ferdinand Lot et de Myrrha Borodine, elle aussi spécialiste du Moyen Age



*27 juillet 1934 dans le parc du 53, rue Boucicaut à Fontenay-aux-Roses : Boris Vildé et Irène Lot nouvellement mariés.
 coll. part.*

▪ **1936-1937**

Naturalisé français, Boris Vildé effectue son service militaire.

▪ **1937 et 1938**

Missions ethnographiques en Estonie (avec Léonide Zouroff) puis en Finlande pour le compte du Musée de l'Homme.



*Boris Vildé en 1939 appelé sous les drapeaux du 403^e Régiment d'Artillerie.
Service Historique de la Défense.*

▪ **Juin 1940**

Mobilisé et blessé au genou lors de la campagne de France, Boris Vildé est

fait prisonnier en Alsace. Il s'échappe et regagne Paris à pied.

▪ **Eté 1940**

Au sein du Musée de l'Homme, certains employés, avec le soutien du directeur Paul Rivet, sont décidés à agir contre l'occupant : l'anthropologue Anatole Lewinski, la bibliothécaire Yvonne Oddon, l'ethnologue Germaine Tillion... Boris Vildé s'impose naturellement comme le chef.

▪ **Octobre 1940**

Le groupe du Musée de l'Homme, désormais constitué, et en lien avec d'autres groupes, œuvre dans plusieurs domaines : transmission de renseignements aux Anglais, mise en place de filières d'évasion pour les prisonniers en fuite, rédaction de tracts.

▪ **Décembre 1940**

Publication du premier numéro du journal clandestin *Résistance* (tirage : 500 ex.).

▪ **Début 1941**

Boris Vildé parcourt la zone sud pour tenter d'étendre son action à toute la France.

▪ Janvier-février 1941

Les premiers membres du groupe sont arrêtés à la suite des renseignements fournis par un agent-double.

▪ 26 mars 1941

Arrestation place Pigalle de Boris Vildé par la Gestapo. Incarcéré à la prison de la Santé puis à Fresnes, il écrit notamment son *Journal de Prison*.

▪ 8 janvier 1942-17 février 1942

Procès à Fresnes des 19 inculpés du groupe du Musée de l'Homme par le tribunal militaire allemand de Paris.

Jacqueline Bordelet, Albert Jubineau, Daniel Héricault, René-Georges Etienne sont acquittés.

Jean-Paul Carrier et Elisabeth de la Bourdonnaye sont respectivement condamnés à 3 ans et à 6 mois de prison.

Emile Muller et Agnès Humbert sont condamnés à 5 ans de prison en Allemagne.

Jules Andrieu, Georges Ithier-Lavergneau, Anatole Lewinski, Léon-Maurice Nordmann, René Sénéchal, Boris Vildé, Pierre Walter sont condamnés à mort pour intelligence avec l'ennemi.

Même verdict pour Yvonne Oddon, Alice Simonnet et Sylvette Leuleu dont les peines sont commuées en déportation en Allemagne.



23 février 1942

Les sept condamnés à mort du groupe du Musée de l'Homme sont fusillés au Mont-Valérien. A sa demande, Boris Vildé est l'un des derniers à passer devant le peloton d'exécution.

Sources :

HOGENHUIS Anne, *Des Savants dans la Résistance : Boris Vildé et le réseau du Musée de l'Homme*, CNRS Editions, 2009.

VILLE
DE
SURESNES
(Seine)



Extrait du Registre

des Actes de s DECES Année 1942

Acte N° 701

VILDE
Boris

ARTICLE 80 DU CODE CIVIL

FUSILLE PAR LES ALLEMANDS

Jugement déclaratif de décès

10.704

*porte domicile
à Paris
pas de transcription
à Fontenay*

Vu la grosse à Nous remise le dix octobre mil neuf cent quarante deux, nous transcrivons ici le dispositif d'un jugement rendu par le tribunal civil de la Seine le jeudi vingt aout mil neuf cent quarante deux. Nous Président du tribunal..... PAR CES MOTIFS..... Vu l'urgence. Dit et déclare que le vingt trois février mil neuf cent quarante deux, à dix sept heures vingt et une minutes, est décédé à SURESNES (seine) BORIS VILDE, domicilié à Paris quatorzième arrondissement, avenue de Châtillon, numéro trente sept, né à PETROGRAD (Russie) le vingt cinq juin mil neuf cent huit, fils de Wladimir VILDE et de Marie GOLOUBEFF, son épouse homme de lettres, époux de Irène Henriette MYRRHA LOT. Dit que le présent jugement tiendra lieu d'acte de décès et qu'il sera opposable aux tiers dans les termes de l'article quatre vingt douze du code civil. Dit que le dispositif du présent jugement sera transcrit sur les registres courant de l'Etat-Civil primo de la Mairie de SURESNES (Seine) lieu du décès, secondo de la mairie du quatorzième arrondissement de Paris, lieu du dernier domicile et que mention en sera faite en marge des dits registres à la place que l'acte omis aurait du occuper. Signé BRISSON, GERMAIN, PASCAL. Fait et jugé en la chambre du Conseil du tribunal Civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais de Justice à Paris le Jeudi vingt aout mil neuf cent quarante deux par Monsieur BRISSON, vice président, Monsieur GERMAIN, juge, Monsieur DEGLAIRE, juge, En présence de Monsieur DUPIN Substitut de Monsieur le Procureur de la République, assistés de PASCAL, greffier. Transcrit le trois novembre mil neuf cent quarante deux, seize heures quarante cinq, par Nous, Louis BRIQUET, membre de la Délégation spéciale, officier de l'Etat-Civil par délégation. Suivent les signatures.
Pour extrait conforme, Suresnes le trente juillet mil neuf cent quarante cinq.

Le Maire,



Jugement déclaratif de décès de Boris Vildé délivré à Suresnes le 30 juillet 1945.

AM FaR, fonds Irène Vildé-Lot.

2.

La famille fontenaisienne de Boris Vildé



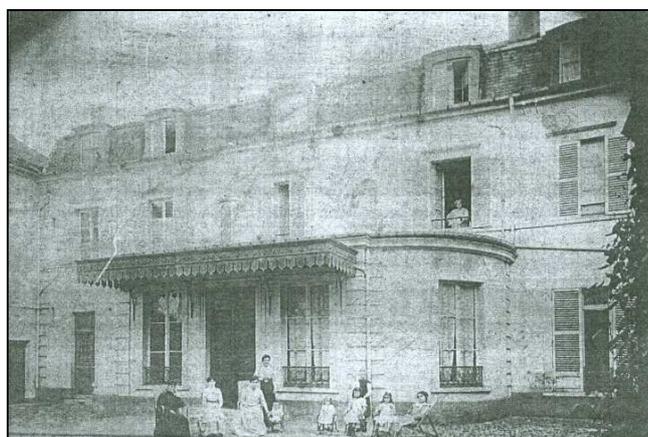
Le collège Sainte-Barbe-des-Champs à Fontenay-aux-Roses vers les années 1870.

AM FaR

Quand en 1902, Ferdinand Lot s'installe avec sa mère au 53, rue Boucicaut, il connaît déjà bien la ville de Fontenay-aux-Roses (alors 3 402 habitants). Né dans la commune voisine du Plessis-Piquet en septembre 1866, il a effectué une partie de sa scolarité à l'internat du collège Sainte-Barbe-des-Champs de 1874 à 1879. Le début d'un brillant parcours qui le voit ensuite passer par le Lycée Louis-le-Grand et l'Ecole des Chartes pour être nommé archiviste-paléographe en février 1890. Après une décennie à la bibliothèque de la

Sorbonne, il intègre l'Ecole Pratique des Hautes Etudes pour s'imposer comme l'un des meilleurs médiévistes de son époque.

En 1909, Ferdinand Lot épouse une jeune fille née à Saint-Pétersbourg 27 ans plus tôt : Myrrha Borodine. Venue en France pour préparer une thèse sous la direction de Joseph Bédier, elle devient une spécialiste de la littérature courtoise du Moyen Age.

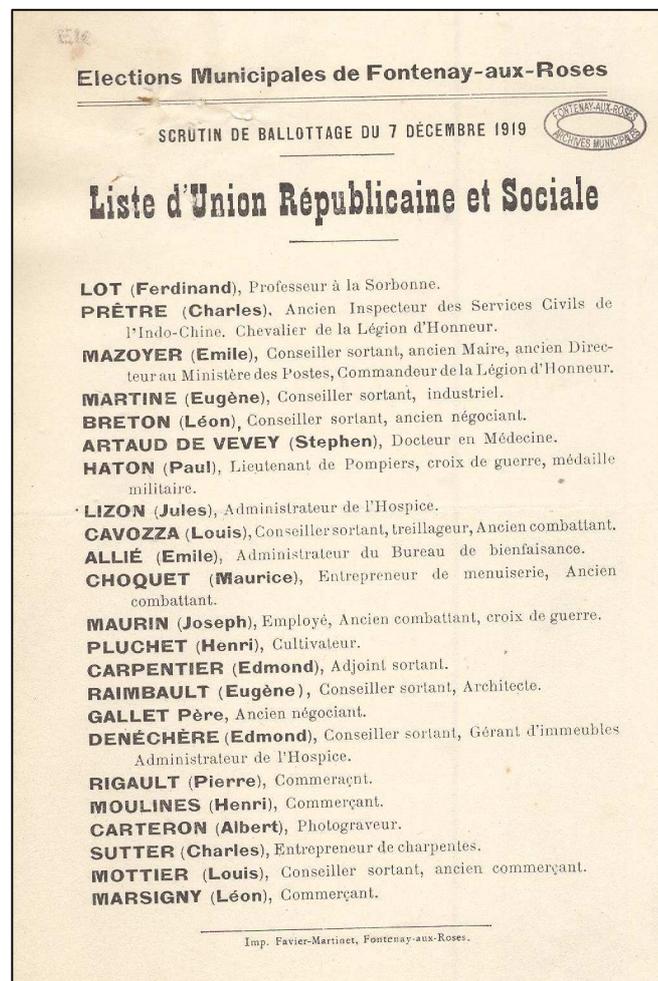


La façade du 53, rue Boucicaut au début du XX^e siècle. Il s'agit de la maison construite au XVIII^e siècle pour Antoine Petit, chirurgien de Louis XIV. coll. part.

Tout au long de son existence, le couple franco-russe ne sera jamais très éloigné de la Russie. En 1909, ils effectuent leur voyage de noces à Saint-Pétersbourg. Pour l'anecdote, c'est la ville où trône la statue équestre de Pierre Le Grand, une œuvre de Falconnet réalisée avec le sable de fonderie réputé de Fontenay-aux-Roses. Cette matière première est vendue notamment par la famille Martine qui est alors propriétaire de la maison du 53 rue Boucicaut.

Leur logis est un lieu où se croisent plusieurs membres de la communauté russe : le penseur religieux Nicolae Berdiaev (de Clamart), le théologien orthodoxe Vladimir Lossky, l'écrivain Raïssa Bloch... De plus, au début de la Grande Guerre, le couple Lot tente d'animer un fourneau en faveur des familles pauvres de nationalité russe.

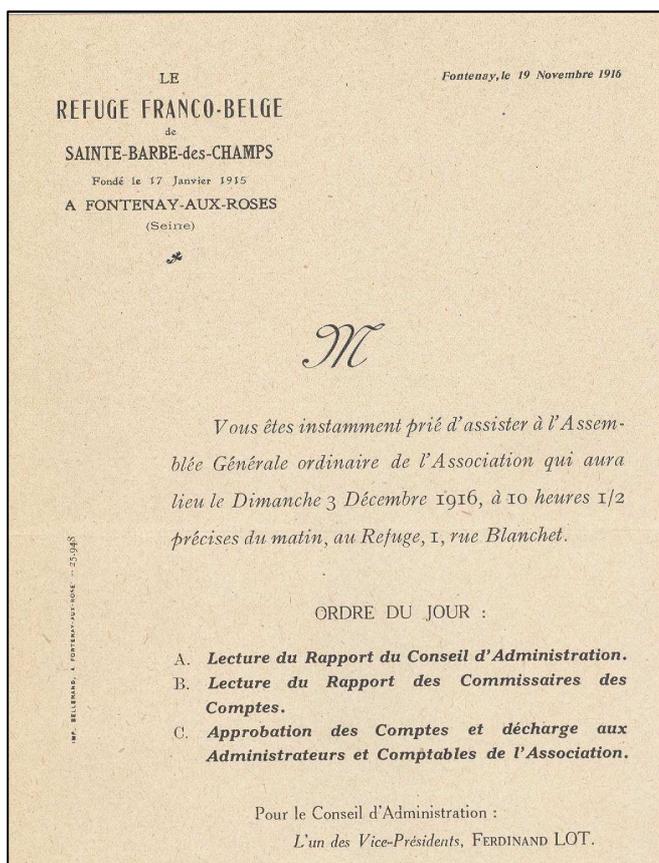
Toujours durant ce conflit, Ferdinand Lot se révèle être l'un des piliers d'une institution créée en janvier 1915 pour accueillir les réfugiés du nord de la France et de Belgique. Situé à quelques mètres de son domicile, le Refuge Franco-Belge fonctionne jusqu'en 1919.



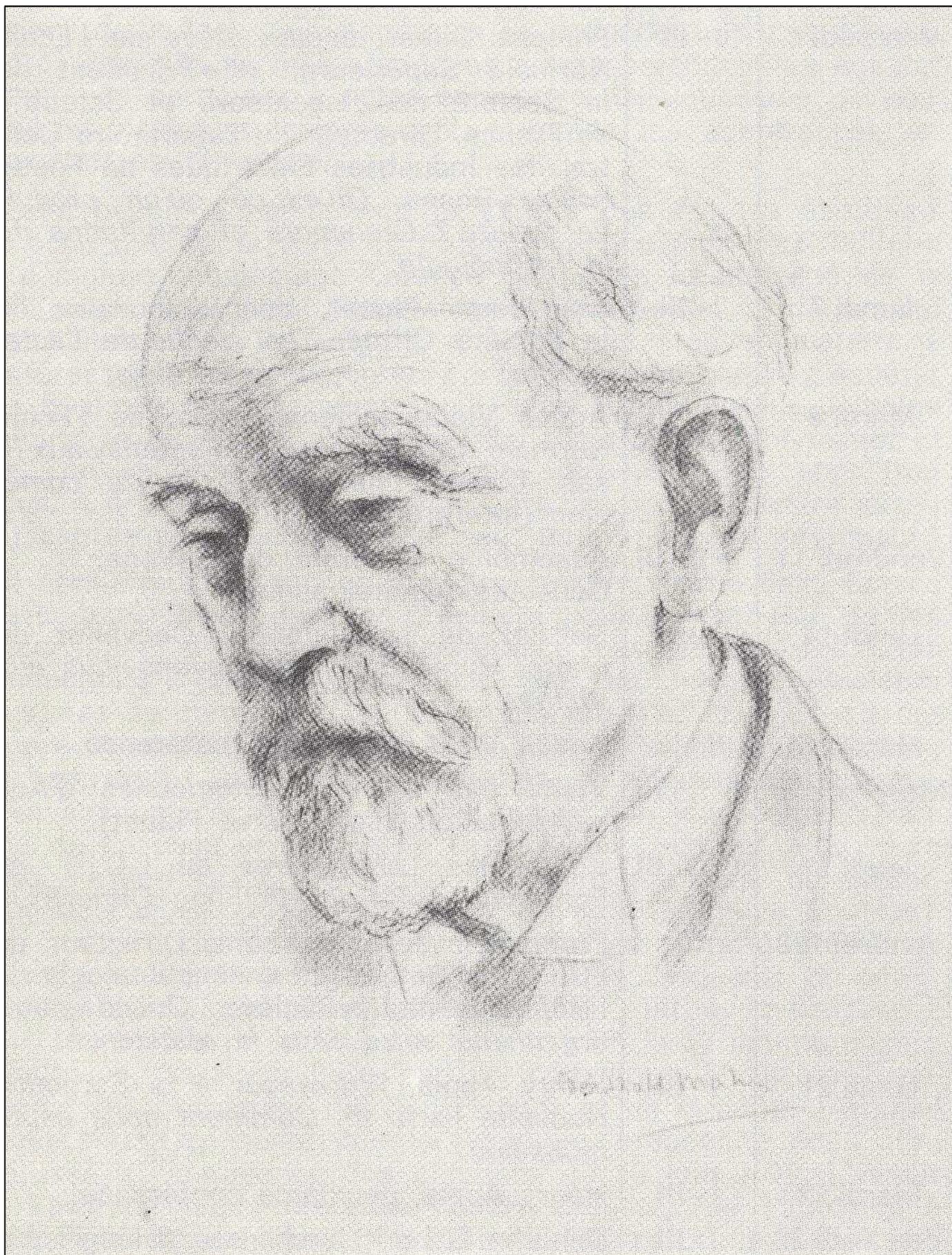
La liste du mouvement radical conduite au second tour des élections municipales de Fontenay-aux-Roses en 1919 par Ferdinand Lot. AM FaR 1K140

Ferdinand Lot est également membre de la section fontenaisienne du Parti Radical pendant près d'une vingtaine d'années. Lors des élections municipales de 1919, il est le dernier élu des 23 avec 305 voix (303 au 24^e) mais il démissionne du conseil municipal quelques jours plus tard.

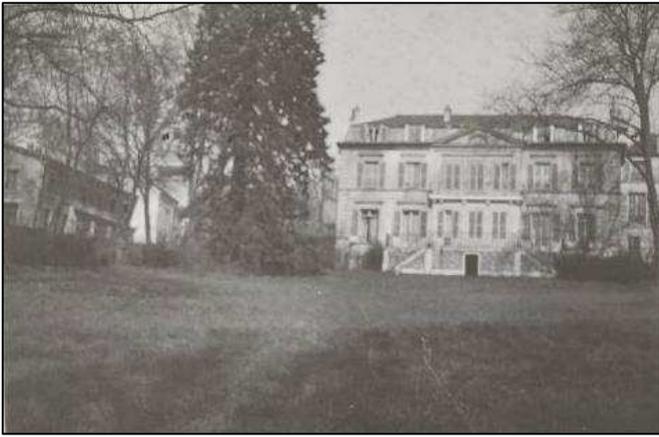
La maison du 53, rue Boucicaut est une copropriété. La famille est voisine de la famille Langevin qui vit au rez-de-chaussée.



Convocation à une assemblée générale du Refuge Franco-Belge. AM FaR 5H124



Ferdinand Lot par Berthold Mahn (1881-1975) dont le fils, Jean-Berthold Mahn (1911-1944) épousera Marianne, la deuxième fille de l'historien. Ferdinand Lot traitera Boris Vildé comme un fils. Collection particulière



Le 53, rue Boucicaut vu du parc (date inconnue). Les Lot y occupent le premier étage durant un demi-siècle. Collection particulière

Paul Langevin (1872-1946), éminent physicien est lui-même un proche des familles Curie, Perrin, Chavannes (qui vit à quelques mètres au 1, rue des Ecoles). Sous l'impulsion de Charles Seignobos, ce groupe d'intellectuels s'établit progressivement sur la pointe de l'Arcouest (Bretagne) pour les vacances d'été, transformant le lieu en « Sorbonne Plage ». Malgré l'admiration professionnelle qu'il voue à son confrère, F. Lot n'intègre pas ce groupe. Il reste aussi à l'extérieur de la coopérative créée par Marie Curie en 1908 pour instruire leurs enfants à domicile. Pourtant, l'expérience dure 2 années et le parc du 53, rue Boucicaut sert alors aux cours de sciences naturelles.

Militant très actif, Paul Langevin fait partie du Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes créé après le 6 février 1934. Le comité compte

notamment Paul Rivet dans ses rangs mais pas Ferdinand Lot.

Le couple Lot met au monde trois filles : Irène (1910), Marianne (1913) et Evelyne (1918). C'est l'aînée que Boris Vildé rencontre au début des années 1930.



« Portrait de Mlle Irène Lot » (1932) par Madeleine Iorga, artiste en résidence à l'Ecole Roumaine basée à Fontenay-aux-Roses. Collection particulière

Sources :

AM Fontenay-aux-Roses : série D (registres des délibérations du Conseil municipal 16 août 1914).

MAHN-LOT Marianne, « Ma Mère Myrrha Lot Borodine (1882-1954) » in *Revue Scientifique théologique* n°88 (2004).

PERRIN Charles-Edmond, *Un historien Français : Ferdinand Lot (1866-1952)*, Droz, 1968.

VILDÉ-LOT Irène, « Deux Fontenaisiens... » in *Bulletin Municipal Officiel de Fontenay-aux-Roses* (juin 1979).

3.

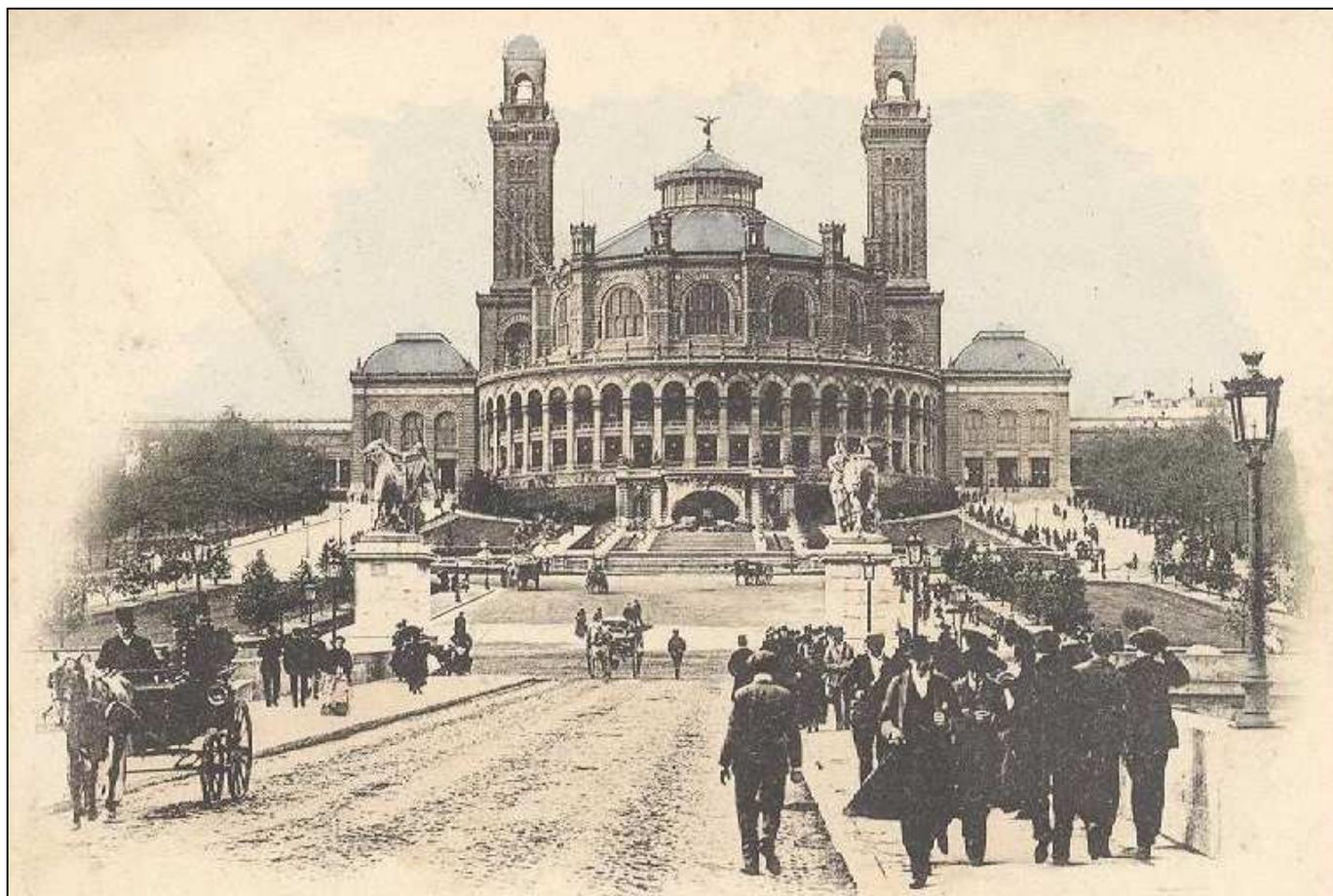
Boris Vildé, ethnologue au Musée de l'Homme

Les années 1932-1934 correspondent à plusieurs bouleversements dans la vie de Boris Vildé. Arrivé en France grâce à André Gide, il intègre relativement rapidement la bourgeoisie intellectuelle.

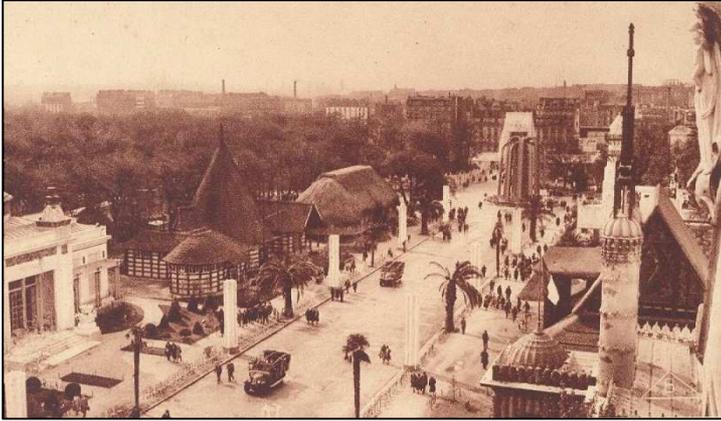
Vers 1933, il rencontre Irène Lot qu'il épouse l'année suivante. Depuis leur rencontre, il est un membre à part entière de la famille Lot et de leur réseau d'amis.

A la même époque, il fait la connaissance de Paul Rivet, le directeur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Depuis 1928, celui-ci œuvre pour la modernisation de cette institution inaugurée en 1878, qui, faute de moyens, est tombée en désuétude.

Le Palais du Trocadéro au début du XX^e siècle. Construit pour l'Exposition Universelle de 1878, il abrite alors une grande salle de spectacle et, dans ses ailes, le Musée des Monuments Français et le Musée d'Ethnographie. AM FaR série Fi



Depuis une mission en Equateur (1901-1906), Paul Rivet s'oppose à la thèse de l'infériorité des peuples non-occidentaux. Convaincu qu'il n'y a pas de déterminisme biologique, il veut mettre en avant les explications historiques et sociales. Au début des années 1930, il s'agit encore d'une position novatrice.



L'Exposition coloniale de 1931 à Paris et ses 8 millions de visiteurs : une valorisation de la mission « civilisatrice » des pays occidentaux sur leurs colonies. AM FaR série Fi

Dans l'optique de l'Exposition Internationale de 1937, le Palais du Trocadéro est détruit. Le nouveau bâtiment est l'occasion pour Paul Rivet et ses équipes de réorganiser, suivant ses conceptions, un espace muséal rebaptisé « Musée de l'Homme » : il s'agit d'exposer et d'expliciter la richesse matérielle des pays non-occidentaux, les objets ethnographique français étant regroupés dans une autre entité (le Musée des Arts et Traditions Populaires), toujours à Chaillot.

Boris Vildé, qui apparaît dans l'institution en 1934, et y est intégré en 1936 (département Europe), participe pleinement à cette gestation.

Le Palais de Chaillot élevé en 1936-1937. Le Musée de l'Homme est dans l'aile gauche. AM Far série Fi



DIRECTION
RÉDACTION
ADMINISTRATION
43, rue de Valenciennes,
PARIS
Téléphone
Tous les renseignements
relatifs à la revue et à ses
abonnements, s'adresser au
service des abonnements
ou à l'administration
G. S. Paris 108-10

Sciences et Voyages

ABONNEMENTS
France, 10 fr. par an
Etranger, 12 fr. par an
Edition de luxe,
15 fr. par an
France, 18 fr. par an
Etranger, 20 fr. par an
On s'abonne en envoyant
le montant en espèces ou
par mandat postal à l'admini-
stration ou à un mandataire
de la revue, 43, rue de Valen-
ciennes, Paris 108-10

XV^e Année, N^o 770. — 31 Mai 1934. — REVUE HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE. — Le Numéro : 1 fr. 25



Les maisons des villages setos sont basses et faites en bois.

Chez les Setos, peuple inconnu d'Esthonie.

L'ESTHONIE est, on le sait, un des Etats qui se sont constitués en 1917, à la suite du démantèlement de l'Empire russe. Elle est habitée par des populations de races finnoises, d'eskadoïres parentes des Finlandais, les Estliens, qui ont donné leur nom au pays.

Allemands, jadis leurs maîtres et dominateurs. Mais les Estliens ne sont pas les seuls occupants de l'Esthonie. C'est-à-dire après la domination des Allemands et celle de la Suède, à savoir pendant deux siècles, de 1721 à 1917, la domination russe.

D'autres ont conservé une individualité bien marquée : tel le ceruax petit peuple des Setos ou Schalassés. Ils habitent dans la région sud-est de l'Esthonie, à une trentaine de kilomètres environ de la frontière russe, entre la Russie, l'Esthonie et la frontière lituanienne et dans les environs de la ville de Péterson ou de Pétsevy qui est leur métropole.

Les Setos sont très musiciens. Les chœurs réunissent presque tout le village. Ils se sont établis en Esthonie, presque purs de tout mélange ethnique, s'étant mariés presque exclusivement entre eux. Ainsi leur type physique diffère-t-il sensiblement de celui de leurs voisins, les véritables Esthoniens. Ces derniers ont généralement les cheveux blonds les yeux bleus, une figure plate au type mongolique assez accusé. Les Setos sont au contraire, par les traits de leur visage, de véritables Russes. La

SCIENCES ET VOYAGES

Un pope chez les Setos.

est restée intense. Suivant les coutumes antérieures, le village s'écrit en fait à l'ambroisie des ancêtres. Le plus vieux couple exerce, en fait, du consentement unanime de leurs sujets baptisés, une véritable autorité.

Les Setos, au moins lorsqu'il fait beau, tous les habitants du village se réunissent sur la grande place autour des deux vénérables doyens, et alors commencent une sorte de longue veillée collective où l'on entrecoupe de chants la causerie familière.

Un signal donné par le doyen et la doyenne, qui commencent les premières et font en même temps office de chefs de chœur, on entonne les vieux chants populaires slaves, mais tel chacun n'a pas à sa fantaisie ; tout est minutieusement réglé.

Les Setos ne se marient qu'entre eux. Il y a bien des chances pour que ces vieilles coutumes durent encore pendant de longues années, surtout que certains peuples qui chantent le charme de la campagne en leur et les idylles villageoises. Quant à leurs salons familiaux, elles prennent également chez les Setos un aspect tout particulier. Ce sont des conversations chantées. Les anciens commencent, amenés par une réflexion parabolique le thème sur lequel les chanteurs vont bro-

der, improvisant avec une étonnante habileté et parfois une véritable éloquence comme les orateurs et oratrices de Corse. On met alors en vers, et en chansons alternées, tous les événements qui intéressent la vie du village : naissances et morts, fiançailles ou épousailles, grêle ou incendie et jusqu'au prix des denrées agricoles.

Un groupe chante un couplet, un autre lui donne la réplique, puis, sur indication des deux vieillards, tout le monde chante à l'unisson une sorte de refrain. Ainsi le chœur des tragédies antiques commentait les événements d'Athènes ou de Thèbes.

Il n'y a là une survivance à peu près unique en Europe de la poésie primitive et même du théâtre primitif.

Les Setos ne se marient qu'entre eux. Il y a bien des chances pour que ces vieilles coutumes durent encore pendant de longues années, surtout que certains peuples qui chantent le charme de la campagne en leur et les idylles villageoises. Quant à leurs salons familiaux, elles prennent également chez les Setos un aspect tout particulier. Ce sont des conversations chantées. Les anciens commencent, amenés par une réflexion parabolique le thème sur lequel les chanteurs vont bro-

Comme dans tous les anciens pays slaves où le village lui un véritable être collectif, formant une même famille et possédant indivisiblement la terre, la vie de la communauté

Ci-contre : Une belle famille de Setos devant leur rustique demeure.



Les Setos sont très musiciens. Les chœurs réunissent presque tout le village.

plupart sont grands et blonds, quelques-uns châtains et leurs traits sont généralement réguliers. Leur costume est également celui des paysans russes, des Russes blancs en particulier, et des Caréliens qui sont leurs voisins.

Les hommes portent la longue blouse des montés serrée à la ceinture, et les grandes bottes de cuir montant jusqu'au-dessus du mollet et recouvrant des jambières brodées. Les jours de travail la blouse est de couleur foncée. Elle est blanche les jours de fête, et parfois ornée de dessins de couleur vive.

Les femmes revêtent les somptueux costumes qu'arborèrent naguère les paysannes russes et qui sont assez analogues aux costumes populaires de la plupart des femmes slaves.

La jupe, rouge ou verte, est presque toujours masquée, sur le devant, par un tablier de couleur plus claire, rose pâle, vert amande ou bleu turquoise ; sur le corsage blanc, à manches longues pour les vieilles, à manches courtes pour les jeunes, elles passent un boléro de même couleur que la robe, brodé et surmonté de dessins d'une grande richesse de couleurs.

Plus couramment elles portent, comme les paysannes tchécoslovaques, un foulard blanc ou multicolore noué sous le menton.

Les Setos sont un peuple d'agriculteurs. Ils ne possèdent généralement pas de terres, ils ont plusieurs centaines d'années, ont commencé à défricher leurs ancêtres et où ils cultivent le seigle, les céréales de terre et le lin, culture de base des pays baltes, et élevant d'importantes troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux.

Leur maisons sont de véritables rébus russes. Comme celles-ci, ce sont de longues constructions basses — il n'y a qu'un rez-de-chaussée sans étage — et faites de rondins de bois remplis, ordinairement de planches.

Le toit à une pente très forte, comme dans tous les pays froids où il faut faciliter le glissement des neiges qui tendent à s'y accumuler l'hiver, et il déborde sur le côté pour former un petit fronton.

Le village se compose d'un petit nombre de maisons séparées par d'assez vastes espaces et quasi perdue au milieu de la verdure. La plupart des rues sont d'étroits sentiers montant et descendant capricieusement sur un terrain inégal. A l'autour de se transformer en de petites rivières de boue.

Les Setos aiment bien leur pays, assez pittoresque, leur existence patriarcale, mais dépourvue de tout confort, et ne le quittent pas volontiers. Bares ceux qui s'en vont dans les autres régions de l'Esthonie ou même dans la ville de Pétsevy qui est leur métropole et où ils comptent pour environ sixante pour cent de la population totale. Ils restent cultivateurs de père en fils et l'on n'a pas à déplorer, ici, le dépeuplement des campagnes.

L'attachement à leur religion va de pair avec la fidélité aux coutumes des ancêtres. Comme leurs cousins de Russie, ils se rattachent de la religion grecque orthodoxe qui fut celle de la Suède et de la Russie.

Leurs prières sont des poèmes, vénéralions, harnais et herbiers à souhait, et dont le caractère est étonnant à celui de leurs collègues de Russie.

Ces derniers ont généralement les cheveux blonds les yeux bleus, une figure plate au type mongolique assez accusé. Les Setos sont au contraire, par les traits de leur visage, de véritables Russes. La



Les églises du pays des Setos sont remarquables par leur cloche bulbeuse.

Mai 1934, le peuple Setos à la une de « Sciences et Voyages ». Trois années plus tard, Boris Vildé partira à leur découverte AM FaR

L'orientation du musée devient désormais plus scientifique et moins artistique. Les études se focalisent notamment sur le quotidien des peuples. Spécialiste des culture finno-ougriennes, Boris Vildé fraîchement naturalisé, et après avoir rempli ses obligations militaires, part en mission en Estonie. De juillet à octobre 1937, avec son collègue Léonide Zouroff, ils effectuent des recherches archéologiques et un travail ethnographique (langue, mœurs, culte de Dieu) sur le peuple Setos.

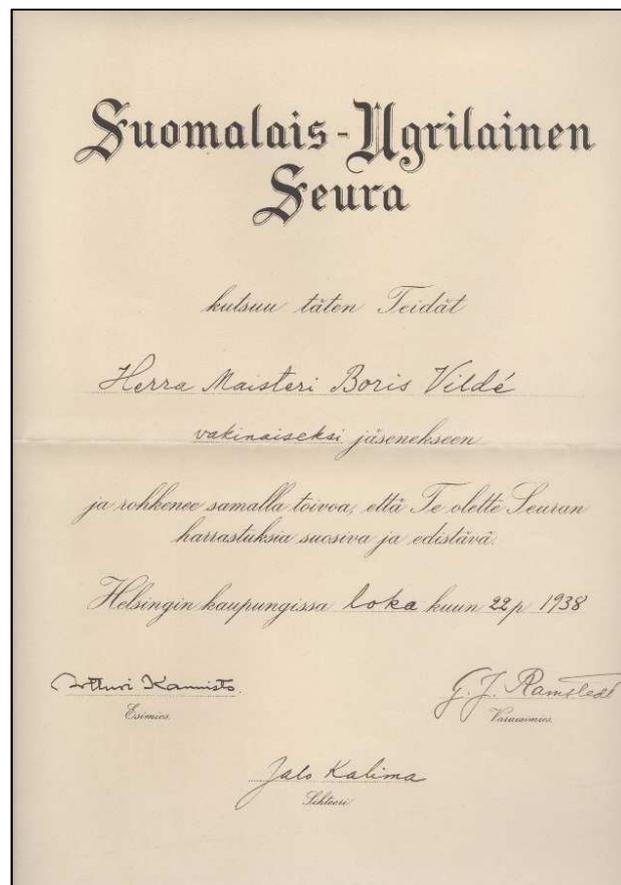
Quasiment à la même période, l'esplanade du Trocadéro accueille une partie de l'Exposition Internationale de 1937 dans un climat de grandes tensions diplomatiques et de forte montée des nationalismes.



L'Exposition Internationale de 1937. Au Trocadéro, le face-à-face entre les pavillons allemand et russe. AM FaR

Après l'inauguration officielle du Musée de l'Homme (le 20 juin 1938), Boris Vildé passe l'automne en Finlande. Il est à Helsinki pour étudier la « civilisation matérielle populaire » locale. Au cours de son séjour, signe de reconnaissance professionnelle, il intègre la société finno-ougrienne.

Début 1939, de retour de mission, Boris Vildé est en passe de publier l'un de ses premiers textes scientifiques dans un ouvrage de l'éditeur Horizons de France consacré à la Finlande. Il sortira en mars 1940. Entre temps, il a décroché un diplôme de japonais à l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes. Sa carrière professionnelle est lancée.



Diplôme finlandais : « La Société Finno-Ougrienne invite par la présente Monsieur le Licencié Boris Vildé à rejoindre la Société en tant que membre permanent tout en espérant que vous soutiendrez et contribuerez à développer ses activités. À Helsinki, le 22 du mois d'octobre 1938 »
AM FaR fonds IVL

Sources :

AM Fontenay-aux-Roses : fonds Irène Vildé-Lot

FOUGAL Tatiana, « L'ethnologie au musée de l'Homme dans les années trente : le contexte des missions de Boris Vildé et de Léonide Zoureff » in Missions du Musée de l'Homme en Estonie, Museum National d'Histoire Naturelle, 2017.

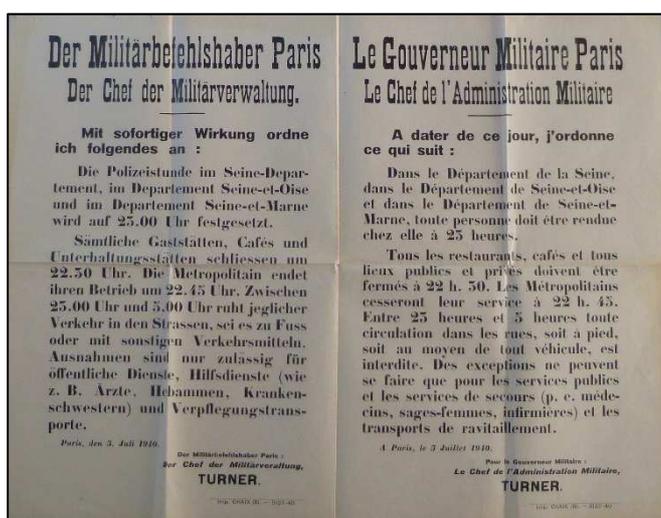
HOGENHUIS Anne, *Des Savants dans la Résistance*, CNRS Editions, 2009.

LAURIÈRE Christine, « Un américaniste au service de l'ethnologie française. Biographie de Paul Rivet » in *Bérose, Encyclopédie en ligne sur l'histoire de l'anthropologie et des savoirs ethnographiques*, Paris, IIAC-LAHIC, UMR8177

4.

1940-1942 : Boris Vildé et le groupe du Musée de l'Homme

Comme près de 5 millions de français de 20 à 40 ans, Boris Vildé est mobilisé en septembre 1939. Blessé au genou lors de la bataille de France (10 mai-22 juin 1940), il est fait prisonnier dans le Haut-Rhin mais parvient à s'échapper pour regagner, le 5 juillet 1940, Paris et ses amis du Musée.



Instructions des autorités allemandes concernant les ouvertures des lieux publics et privés affichées le 5 juillet 1940, jour du retour de Boris Vildé à Paris. AM FaR 1H133

Le choc provoqué par la défaite et la fin des combats est terrible. Spontanément, il refuse la présence allemande sur le sol français, à l'image de Adolf Hitler paradant sur l'esplanade du Trocadéro, à quelques mètres du musée. C'était le lendemain de l'armistice (23 juin 1940), lors d'une visite parisienne éclair habilement relayée par la propagande nazie.

Pour Boris Vildé, la guerre n'est pas finie et le Musée de l'Homme va constituer le lieu d'où imposer cette autre vision de la réalité. Vildé est encouragé en cela par l'attitude du directeur du Musée, le docteur Rivet, qui, le 14 juillet 1940, adresse une lettre publique dans laquelle, fidèle à ses engagements d'avant-guerre, il s'oppose courageusement au Maréchal Pétain.

Rapidement, avec le soutien de ses collègues Anatole Lewitski (anthropologue) et Yvonne Oddon (bibliothécaire), qui eux aussi ne veulent pas demeurer inactifs, Boris Vildé définit une priorité : fonder un journal pour contrer la propagande ennemie. Deux autres objectifs s'imposent également : mettre en place des filières d'évasion pour ceux qui veulent poursuivre le combat (prisonniers, soldats alliés) et œuvrer dans le domaine du renseignement.

Tentative de reconstitution de l'organisation du réseau du Musée de l'Homme vue depuis le groupe du Musée en décembre 1940-janvier 1941. (d'après Blanc J., Au Commencement...).

Légende :

Activité principale

Evasion

Contre-propagande

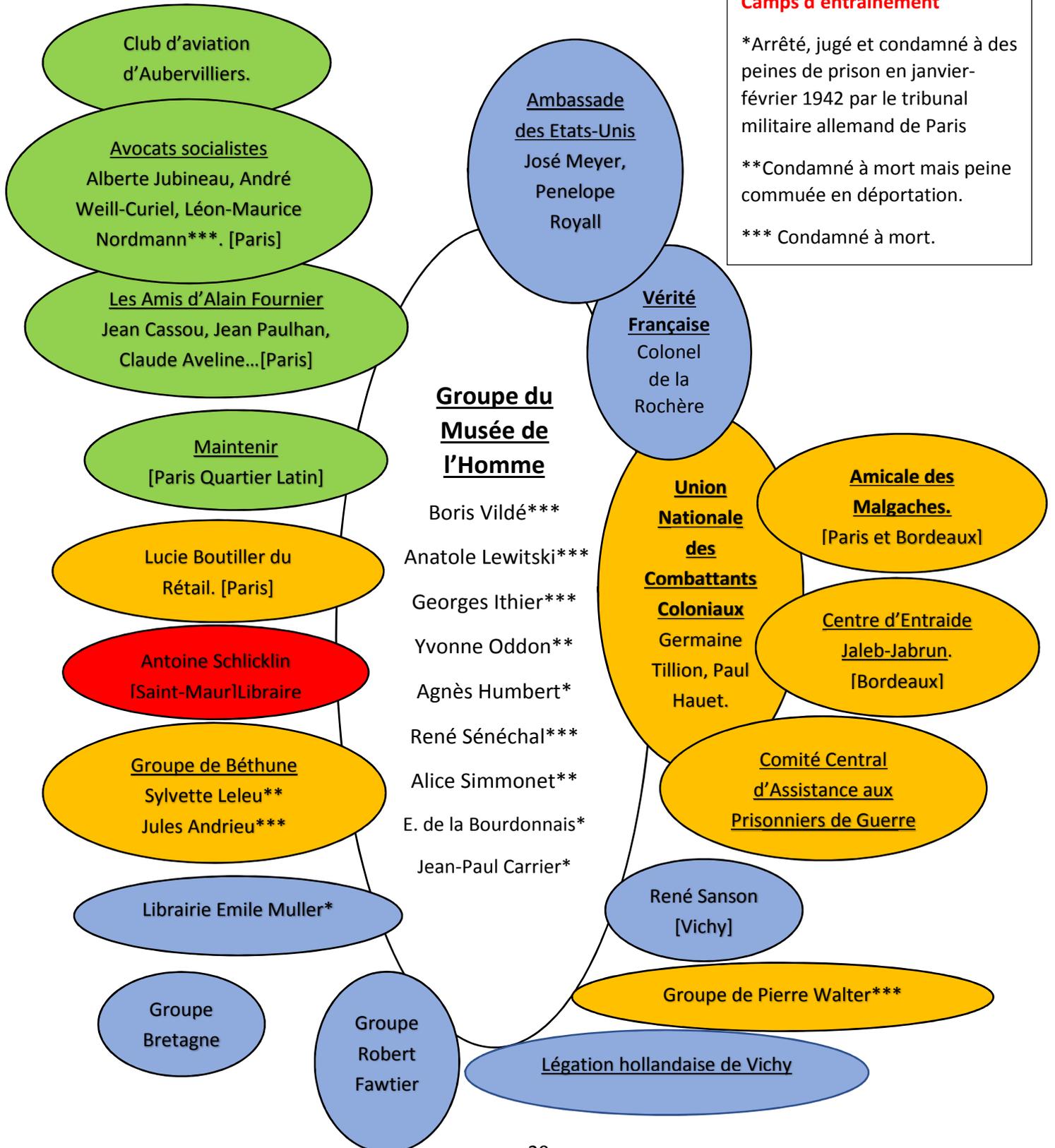
Renseignement

Camps d'entraînement

* Arrêté, jugé et condamné à des peines de prison en janvier-février 1942 par le tribunal militaire allemand de Paris

** Condamné à mort mais peine commuée en déportation.

*** Condamné à mort.



Le groupe s'étoffe par cooptation puis crée des liens avec d'autres noyaux, souvent grâce à des amitiés ou à des militants connus dans les années 1930.

Ces premiers pas dans l'action clandestine contre l'occupant se développent dans un contexte où les allemands et les forces de Vichy quadrillent la zone occupée. Les personnalités associées au Front populaire et à la lutte antifasciste d'avant-guerre sont pourchassées. Parmi celles-ci, le fontenaisien Paul Langevin est arrêté le 30 octobre 1940. Il est finalement libéré mais assigné à résidence à Troyes jusqu'en mai 1944 (en échange de la réouverture du laboratoire de Frédéric Joliot fermé en signe de protestation). Pour préserver sa famille fontenaisienne, Boris Vidé élit domicile dans le Musée à partir de l'été 1940. De là, il multiplie les contacts et les voyages notamment dans la zone dite « libre » (Lyon, Toulouse, Marseille, Clermont...) pour constituer un véritable maillage sur tout le territoire français.

A l'automne 1940, les filières d'évasion sont actives : le groupe Pierre Walter guide les aviateurs alliés vers l'Espagne pour gagner Londres ; René Sénéchal fait passer la ligne de démarcation aux aviateurs britanniques...

Le « réseau » œuvre également en matière de renseignements militaires (via l'ambassade américaine ou la légation hollandaise de Vichy) et la volonté de Boris Vildé est aussi de monter un camp d'entraînement du côté de Saint-Maur mais cette option ne sera pas réalisée.

Après la diffusion de quelques tracts, le premier périodique du groupe est publié le 15 décembre 1940. Il est nommé « Résistance » en référence à la protestante Marie Durand (1711-1776), emprisonnée pour sa foi et qui aurait tracé le mot « résister » sur la margelle du puits de sa prison.

Les éditoriaux sont rédigés par Boris Vildé et Anatole Levitski (qui signent « Le Comité National de Salut Public »). Les autres pages sont confiées à un comité de rédaction dirigé par Jean Cassou pour les premiers numéros. Le dernier numéro (4 ou 5 ?) sera rédigé par Pierre Brossolette (mars 1941).

Tiré à 500 exemplaires, le journal vise à contrer la propagande allemande et vichyste. Habilement, le maréchal Pétain n'est jamais attaqué frontalement. Non seulement, il est encore très populaire parmi les Français mais, même au sein du « réseau » regroupant des membres de tous horizons, certains sont peut-être convaincus de son « double jeu ».

RÉSISTANCE

BULLETIN OFFICIEL DU COMITE NATIONAL DE SALUT PUBLIC
n°2 30 décembre 1940

Vous tous qui avez accepté de travailler à l'oeuvre commune de résistance pour la libération du pays, vous devez vous pénétrer de cette idée essentielle: que nous ne pourrons agir utilement et efficacement sans une organisation réalisée dans la discipline.

La discipline, c'est accepter l'autorité des chefs, et c'est surtout leur obéir.

L'obéissance, chez nous, n'est ni aveugle, ni mécanique. Elle permet de penser. Elle exige même de comprendre. Elle ne permet plus de discuter.

Votre action individuelle doit être un élément de l'action commune. Elle doit répondre à un plan général. Ceux qui ont à rassembler tout ce que vous leur avez apporté, qui ont contrôlé et vérifié, avec la lourde tâche de voir clair et de décider, le feront en connaissance de cause, hardiment s'il le faut, mais non sans réflexion.

Une initiative individuelle raisonnée peut être heureuse sur un point un jour donné. Elle peut être mauvaise pour l'ensemble, et un autre jour, si certaines données vous ont échappé. Ce sont souvent les plus lointaines les plus importantes.

Donc, pas d'actions dispersées, pas de gestes isolés. Faites confiance à vos chefs. Ne vous impatientez pas. Vous avez tous beaucoup à faire dans le cadre qui vous a été assigné.

Vous avez d'abord à vous discipliner vous même. Vous avez à exercer votre volonté pour que votre sentiment ne s'émousse pas. Entraînez vous pour le travail nouveau qui vous est donné. Vous avez toujours à voir, toujours à dire, toujours à faire. Réfléchissez sans cesse à ce que vous avez déjà fait et à ce que vous pourrez faire; aux moyens que vous avez et à ceux que vous souhaitez avoir; à ceux que vous pourrez vous procurer vous même et à ceux qu'il faudra que nous vous donnions. Il y a autour de vous des hommes à persuader, à reconforter, à grouper, à diriger. Souvenez vous que ce sont des hommes d'action qu'il nous faut, et que ce sont ceux-là qui, le moment venu, entraîneront les autres et décideront du succès. Ce sont ceux-là qui doivent être préparés pour que leur organisation fonctionne. Il faut qu'elle puisse fonctionner à plein le premier jour qu'elle agira.

Que votre impatience soit donc uniquement le stimulant de votre ardeur, une raison d'activité réfléchie.

Dites vous bien que ce ne sont pas des paroles enflammées, des gestes irréfléchis, des bravades absurdes, des sacrifices émouvants, qui sauveront le pays. C'est un immense travail, de chaque jour, s'ajoutant à votre travail quotidien, patient, secret et sans panache, qu'il faut, obstinément poursuivi à travers toutes les difficultés, avec une ténacité sauvage.

Et il faut d'abord organiser les légions disciplinées de la France enchaînée.

LE COMITE NATIONAL DE SALUT PUBLIC

Le numéro 2 du journal du "réseau" du Musée de l'Homme. Dans les pages intérieures : les actions de la Royal Air Force, les difficultés de Mussolini en Grèce, la réélection de Roosevelt et son soutien prochain à la Grande-Bretagne... Autant de nouvelles censurées par Vichy et l'occupant. AMFaR Fonds Irène Vildé-Lot

Dans les premiers mois de ce mouvement clandestin où tout était à inventer, de multiples imprudences sont commises. Par exemple, Boris Vildé va très longtemps conserver son vrai nom et l'adresse du Musée comme point de contact...

Fin 1940, le groupe est infiltré par Albert Gaveau. Cet agent-double travaille pour le Renseignement allemand. Ses informations permettent rapidement d'appréhender les premiers membres : l'avocat Léon-Maurice Nordmann (13 janvier 1941), Anatole Lewinsky puis Yvonne Oddon le 10 février.

Menacés, Paul Rivet et Jean Cassou figurent parmi les rares membres du réseau à pouvoir trouver refuge en zone sud. En dépit des recommandations et des arrestations qui commencent à décimer son entourage, Boris Vildé effectue le chemin inverse en revenant à Paris. Le 26 mars 1941, il est arrêté. En tout, 19 membres du réseau sont interpellés.

Suit une instruction de près de 8 mois pendant laquelle, à la prison de Fresnes, Boris Vildé étudie le sanscrit, rédige son journal et lit des ouvrages transmis par sa famille.

Le procès mené par un tribunal militaire allemand à la prison de Fresnes a lieu à huis-clos du 8 janvier au 17 février. Déclarés coupables

« d'intelligence avec l'ennemi », sept hommes sont condamnés à mort : Léon Maurice Nordmann, Georges Ithier, Jules Andrieu, René Sénéchal, Pierre Walter, Anatole Lewitsky et Boris Vildé. Ils sont exécutés le 23 février 1942 au Mont-Valérien et inhumés au cimetière d'Ivry. Également condamnés à mort Yvonne Oddon, Sylvette Leleu et Alice Simmonet voient leur peine commuée en déportation en Allemagne. Émile Muller et Agnès Humbert sont condamnés à cinq ans d'emprisonnement en Allemagne, Jean-Paul Carrier et Élisabeth de la Bourdonnaye, respectivement à trois ans et six mois de prison. Les autres jugés sont acquittés (Jacqueline Bordelet, Albert Jubineau, Daniel Héricault, René-Georges Étienne) ou relaxé (Henri Simmonet).

Les activités du réseau seront reprises par le groupe La Rochère-Hauet, jusqu'en juillet 1941 puis par Germaine Tillion jusqu'à son arrestation au mois d'août 1942.

Sources :

BEDARIDA François, « La lumière éclaire la mort » in Boris Vildé, *Journal et lettres de prison, 1941-1942*, Allia, 1987.

BLANC Julien, *Au commencement de la Résistance : du côté du musée de l'Homme 1940-1941*, Seuil, 2010.

HUMBERT Agnès, *Notre Guerre. Souvenirs de Résistance*, Taillandier, 2004.

Jeudi matin 26 février,

Mon cher ami,

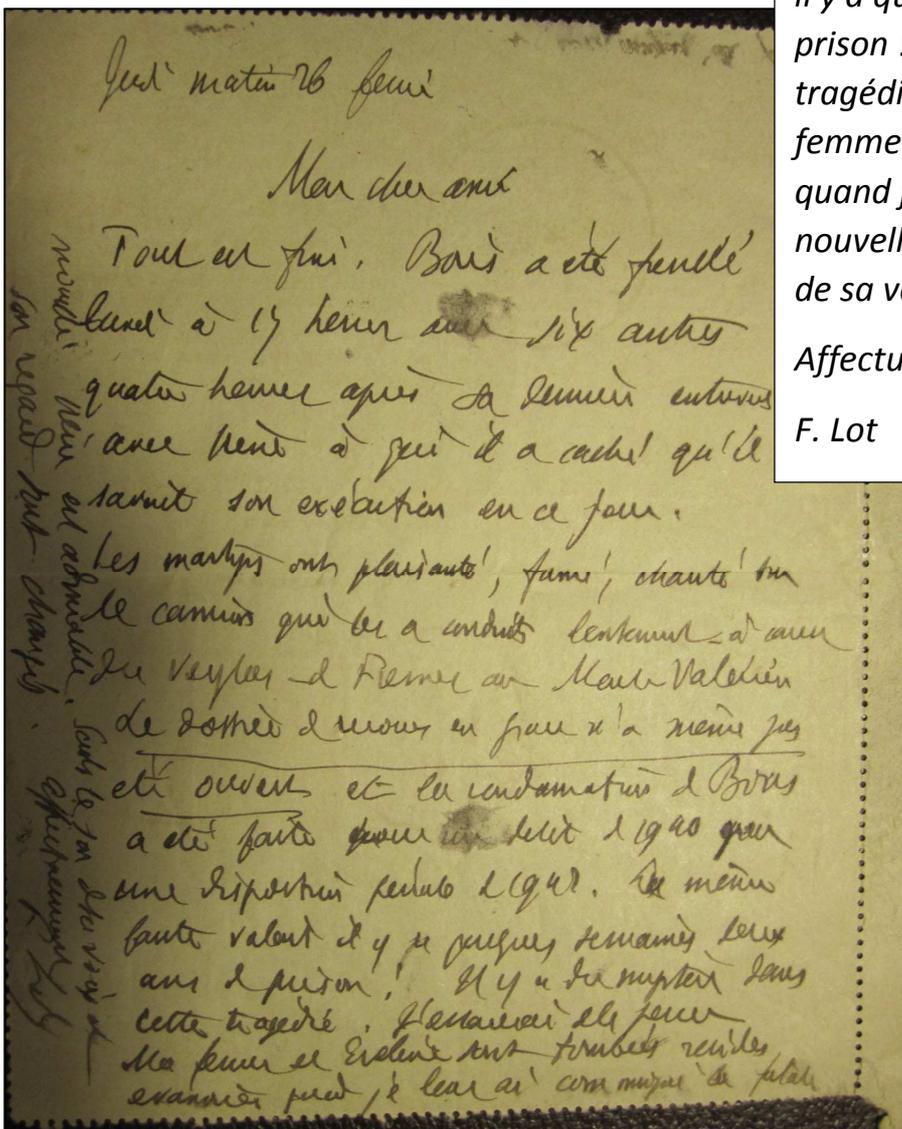
Tout est fini. Boris a été fusillé lundi à 17 heures avec six autres quatre heures après sa dernière entrevue avec Irène à qui il a caché qu'il savait son exécution en ce jour.

Les martyrs ont plaisanté, fumé, chanté sur le camion qui les a conduits lentement à cause du verglas de Fresnes au Mont-Valérien.

Le dossier de recours en grâce n'a même pas été ouvert et la condamnation de Boris a été faite pour un délit de 1900 et une disposition de 1942. La même faute valait il y a quelques semaines deux ans de prison ! Il y a du mystère dans cette tragédie. J'essaierai de le percer... Ma femme et Evelyne sont tombées évanouies quand je leur ai communiqué la fatale nouvelle. Irène est admirable. Seuls le son de sa voix et son regard ont changé.

Affectueusement.

F. Lot



Carte pneumatique datée du 26 février 1942. Ecrite par Ferdinand Lot, elle est adressée à André Mazon (1881-1967), son confrère membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, spécialiste de la langue russe et du folklore slave. AM FaR fonds Irène Vildé-Lot.

5.

Journal d'Evelyne Lot 1941-1942 (extraits)

Evelyne Lot (née en 1918) est la sœur cadette d'Irène. Au début des années 1940, grâce à Boris Vildé, elle est bénévole au Musée de l'Homme (département Asie). Son beau-frère est alors arrêté depuis près de 7 mois.

4 octobre 1941

« Je prévois que ce mois va me paraître sans fin. Ce sera sans doute le mois du jugement de Boris. Si la sentence est ce que nous prévoyons... Mon Dieu, dire que les chances de le sauver sont si minces, quand on y réfléchit. Ce n'est que depuis peu que nous avons réalisé cela. J'ai des moments d'épouvante et puis je me remets à espérer. Heureusement qu'Irène n'a pas d'imagination pour voir ce qui sera peut-être bientôt une réalité ? Mais non, je ne veux pas, je ne l'admets pas. On l'en tirera ou il s'en tirera ».

« ...la lettre de Boris révèle un homme si sûr de lui, si calme... ».

« La dernière fois qu'il est venu, les parents ont eu l'impression qu'ils ne le reverraient plus, « du moins pas avant très longtemps » corrige Maman pour atténuer l'effet de la phrase [...] ».

12 octobre 1941

« Je me tourmente moins au sujet de Boris ces derniers jours. D'abord on ne peut pas vivre dans un état de tension continue et puis nos inquiétudes, nos angoisses sont absorbées par les événements de Russie, qui détournent provisoirement notre attention... ».

« Par ailleurs la lettre de Boris révèle un homme si sûr de lui, si calme... Il manifeste l'intention d'apprendre le sanscrit, et le hongrois ! Pense-t-il donc avoir tant de mois devant lui ! [...] Il n'a pas peur de la mort, je le sais, mais lui qui pourrait être si utile, qui a de telles richesses, mourir pour s'être laissé aussi stupidement attirer dans ce traquenard ! ».

21 octobre 1941

« Il y a un an Churchill nous parlait [...]. Je me rappelle si bien comment nous avons dégringolé la côte dans la nuit noire pour aller écouter son discours chez les Lecomte [rue des Roses] (notre radio était détraquée à ce moment). [...] Boris y était alors, touché lui aussi malgré son impassibilité habituelle. Je me rappelle [...] cette splendide *Marseillaise* qu'ils nous ont donnée. [...] ».

22 octobre 1941

« On ne parle plus beaucoup de Moscou dans les communiqués allemands. [...] Hitler a vendu un peu trop tôt la peau de l'ours russe [...] ».

1^{er} novembre 1941

« Octobre a passé plus vite que je ne m'y attendais. C'est que le procès a été remis à une date indéterminée. [...] Pour le ravitaillement de Boris, hélas, nous avons de cruels mécomptes. [...]. Depuis 2 fois, Irène se voit refuser presque tout. [...] Le comble, c'est la couverture ! Jamais cela ne s'était refusé [...]. Il ne gèle pas encore, mais nous souffrons pourtant déjà durement du froid. Et nous pouvons nous couvrir [...]. Mais lui, assis toute la journée dans sa cellule humide et glacée, sans chauffage, avec une ration de nourriture tout juste suffisante pour entretenir un minimum de vie ! [...] ».

« Quelque fois, le soir, je m'imagine l'entendre à la porte, comme au temps où nous attendions son retour de la zone libre, le désirant et le craignant tour à tour. [...] Et je me rappelle qu'il me demandait de lui allumer là-haut, dès l'automne, leur appartement étant toujours très froid [...] ».

6 novembre 1941

« Irène a vu hier l'avocat [Maître Julien Kraeling]. Le procès devrait commencer le 2 décembre. Le nom de Boris se retrouve partout, hélas dans les accusations les plus graves. [...] ».

Maintenant, on va recommencer à trembler... ».

8 novembre 1941

« Irène l'a vu hier, à travers deux grillages hélas. Il n'était pas maigri, mais bouffi au contraire. Il était parfaitement rasé et portait un pardessus [...]. Boris a demandé des nouvelles de mon examen. Lui-même s'est déjà assimilé les premiers éléments de grec et demande des textes faciles. Il veut commencer le sanscrit. [...] Il s'est montré médiocrement satisfait d'apprendre qu'il avait un avocat. Pour ce que celui-ci peut faire pour lui ! ».

7 janvier 1942

« Irène a vu Boris. [...] Excellente forme physique et morale. [...] Il est descendu de ses hauteurs métaphysiques qui nous inquiétaient maman et moi. Il saura se défendre, je crois, mais les preuves sont tellement fortes... ».

8 janvier 1942

« [...] Je n'ai plus d'espoir... Et pourtant c'est aujourd'hui que cela commence. [...] Pour compléter le tableau ce procès s'ouvre au pire moment. Les attentats viennent de reprendre. [...] Les Allemands vont se montrer plus féroces que jamais. [...] Selon son habitude Irène ne parle que quand elle y est forcée ou le plus tard possible ».

9 janvier 1942

« [...] Irène a su par un témoin que Boris avait été magnifique à l'audience, dominant de loin les autres, en imposant même aux juges. Sa connaissance de l'allemand lui sert beaucoup. [...] Pourtant Irène gardait un visage si sombre que cela m'a inquiété... Elle finit par s'expliquer : les preuves étant irréfutables puisqu'ils ont été trahis par l'un des leurs, tous nos efforts doivent tendre [...] qu'il y ait un recours en grâce. »

« Ce soir : [...] Papa rentre avec de bonnes nouvelles. Tout l'Institut s'est ému en apprenant le sort qui menace Boris. [...] »

« De son côté, Irène a vu l'avocat [...] : « Madame, je vous félicite pour votre mari ». Il l'a trouvé admirable de courage, de sang-froid d'intelligence. Il avoue à peu près tout. [...] Son amour pour la France est sa principale défense. Il essaie de montrer tout ce qu'il doit à la culture française. Les Allemands ne lui ont jamais inspiré aucune haine, mais en France il a vu certains actes du régime hitlérien qui l'ont révolté jusqu'au plus profond de l'être... Il faut à présent une intervention auprès des juges [...], leur faire comprendre que les représentants de la culture française le considèrent comme une valeur qu'il ne faut à aucun prix laisser perdre. De

son côté, P. [Paulhan ?] va mettre en branle le monde littéraire : Duhamel, [...], Gide, qui a bien connu Boris, Paul Valéry, peut-être Paul Morand et Giraudoux... ».

« Irène était aussi toute transformée. On a parlé, on a même ri... Avec quelle rapidité on remonte la pente ... ».

11 janvier 1942

« Bonne journée dans l'ensemble. [...] Irène [...] nous a lu la dernière lettre de Boris, substantielle, contenant une poésie genre Paul Valéry, qui semble

avoir trouvé grâce devant ma difficile sœur. Bob (Fawtier) [...] se déclare plein d'admiration pour son cran ».

15 janvier 1942

« C'est toujours à retardement qu'on apprend les choses avec Irène. Trop

heureux quand elle se décide à les dire. Voici qu'elle me révèle tranquillement que toutes nos suppositions, nos quasi certitudes sur la trahison de Pierre sont fausses. Hier, elle a posé la question à Boris. Non, c'est un autre qui a trahi. Alors je ne comprends plus du tout comment a pu s'effectuer l'arrestation... Mais quel autre ? Boris n'a pas voulu révéler son nom mais se réserve, dit-il, d'en appeler à son témoignage. Je ne vois pas cela très clairement. « Mais il faut savoir qui est ce bandit. Pourquoi Boris ne l'a-t-il pas

**« Les attentats
viennent de
reprendre. [...] Les Allemands
vont se montrer
plus féroces que
jamais ».**

nommé ? ». « Oh, tu sais, Boris n'est pas comme les autres. Il n'a aucun désir de vengeance [...] ».

16 janvier 1942

« Tout va aussi bien que possible. C'est l'avocat lui-même qui l'a dit. Il approuve tout à fait les démarches de papa, c'est exactement ce qu'il faut. Au tribunal les juges sont favorablement impressionnés par Boris. L'autre jour, après deux heures de séance on a demandé à Vildé s'il ne désirait pas se reposer. Il a répondu qu'il fumerait volontiers une cigarette et finalement il a été autorisé à continuer pendant toute l'audience. Pour moi cela ne représente rien d'extraordinaire, mais l'avocat s'en montrait abasourdi ».

« Voici le plan auquel on s'est arrêté. Une pétition devra être signée par différentes personnalités. On y joindra une recommandation particulière de Carcopino [Secrétaire d'Etat à l'Education nationale] ... Les papiers seront remis par papa à l'avocat qui les portera directement à Roskothen [président du tribunal militaire allemand]. On espère ainsi obtenir un recours et un avis favorable du tribunal. La demande va à Berlin [...]. Ce qui m'effraie c'est que cela aille si loin, là où nous ne pouvons plus exercer de pression ».

18 janvier 1942

« Fatiguée ce soir. Je viens de taper la pétition rédigée par Papa. Il a fallu la

refaire en partie. [...] Nous avons trouvé que Papa sous couleur d'impartialité, avait bien ménagé les éloges à Boris et Irène a dû renforcer un peu. Et puis on a parlé de l'intérêt que Boris portait à la culture allemande, de ses études, de la licence d'allemand qu'il a passée à Paris [...]. Les signatures (Vendryès, Le Braz, Roques, Pelliott, Olivier Martin, Mazon) ont été dactylographiées mais il faudra que les autographes figurent au moins sur l'exemplaire destiné au tribunal.

[...] Maman même, bien que malade, on attend une visite de Jacques Benoist-Meschin [secrétaire général adjoint à la vice-présidence du conseil]. D'autre part, Irène a suggéré à Papa d'aller voir Gottlob, le procureur [...]. C'est paraît-il un homme cultivé, qui serait peut-être flatté de recevoir la visite d'un savant français qui a été en relations avec de nombreux savants allemands... ».

22 janvier 1942

« Quand Irène rentre le soir, [...] elle est presque joyeuse, émue. « Roskothen ? tu l'as vu ? Eh bien ? » « Eh bien, je ne sais que dire. C'est un être à part, une sorte de saint. D'abord c'est un jeune homme [...]. Il doit avoir l'âge de Boris. [...] La première chose qu'il m'ait dite c'est combien il regrettait de faire ma connaissance dans des circonstances pareille, d'avoir à juger des hommes qu'il aurait voulu comme amis, tout cela à cause de « cette affreuse guerre » (sic). « Que

pense-t-il de Boris ? » « C'est un homme extraordinaire » a-t-il dit. Je crois chaque parole qui sort de sa bouche. » Il a eu plusieurs entretiens privés avec lui. D'ailleurs il ne cache pas combien la situation est grave. » Ce serait tout de même malheureux qu'un juge aussi exceptionnel qui, visiblement, fera tout ce qui est en son pouvoir, ne puisse rien obtenir ! ».

24 janvier 1942

« Irène a vu son mari sans témoin, [...] mais de qui ont-ils parlé ? Pas du procès, Irène ne veut pas lui donner de fausses espérances et ne souffle mot de nos démarches. Irène n'a pas songé à l'interroger sur Lewitsky et les autres. Passe encore, mais elle n'a pas cherché à éclaircir les trahisons, ni même à savoir comment il avait été arrêté !

Nous qui nous sommes cassés la tête pendant des mois sur cette énigme, sans arriver encore maintenant à la résoudre ! [...] De quoi ont-ils bien pu parler ? Si encore il n'y avait pas eu de barrière entre eux ! ».

25 janvier 1942

« Ce que [Carcopino] pourrait signer, peut-être, c'est la pétition des écrivains. Paulhan a réuni, dit-il, les adhésions de Paul Valéry, Duhamel, Mauriac, nos plus grands écrivains avec Claudel, mais celui-ci ne pourrait guère compter comme autorité morale ».

26 janvier 1942

« Il n'y a rien eu aujourd'hui. Papa et Irène n'ont vu personne ».

27 janvier 1942

« Irène a vu l'avocat. Rien de nouveau car il relève de maladie et n'a pas assisté aux dernières audiences ».

28 janvier 1942

« Irène, poussée par l'avocat, veut obtenir le plus tôt possible un mot du ministre de la Finlande pour le tribunal ».

(lacune entre le 31 janvier et le 3 février)

6 février 1942

« L'avocat espère maintenant l'acquittement, au moins sur les points les plus graves... »

« [...] L'avocat espère maintenant l'acquittement, au moins sur les points les plus graves : espionnage et évocation de prisonniers

anglais ; la défense de Boris a été, dit-il, d'une habileté consommée (je croyais les preuves irréfutables mais, après tout tant mieux !). Il resterait comme inculpation : détention d'armes (il avait 2 revolvers sur lui quand on l'a arrêté) et tracts, ce qui est secondaire. Les choses prennent ainsi un aspect bien différent ! Mais pour l'intervention finlandaise, il faudrait se hâter, car le verdict sera rendu certainement la semaine prochaine, jeudi ou vendredi. De même pour la pétition des hommes de lettres ».

7 février 1942

« Boris est très content de lui. Décidément pour l'espionnage, rien n'a pu être prouvé contre lui. « Je n'ai dit absolument que la vérité...pour une fois dans ma vie » [...]. Le réquisitoire sera sans doute prononcé mercredi, la plaidoirie jeudi et le jugement serait rendu jeudi ou vendredi, pour tout le monde à la fois. Lewitsky aussi s'est bien défendu, mais Boris pense qu'il y aura beaucoup de condamnations à mort, même pour les femmes mais elles ne risquent pas d'être exécutées... ».

8 février 1942

« Aujourd'hui, [...] j'étais très gaie [...]. Et ce soir un petit coup d'épingle et je me dégonfle à nouveau. Cette phrase de Fawtier que Maman m'a rapportée, au sujet de la permission extraordinaire accordée par Roskothen [visite de Boris par Irène sans témoin] : « Cela m'a donné un petit choc une faveur si exceptionnelle ! Et Maman d'ajouter : « Roskothen a dû penser « au moins ils auront eu cela ! » Cela m'a fait frissonner. « Naturellement il ne faut pas le dire à Irène ». Naturellement, mais il ne faudrait pas non plus le dire à cette Eveline, qui se laisse si facilement abattre ».

« Il nous faut des forces pour cette semaine. Nous allons affronter l'examen, comme dit Boris qui, lui, a déjà « l'orgueil et la certitude d'y être admissible ». Je crois que je saurai

supporter le coup. C'est l'attente qui est pire que tout ».

9 février 1942

« [...] Aux dernières nouvelles, ce n'est pas le gouvernement finlandais qui interviendrait, mais seulement les savants finlandais, dont Langfors, l'ancien ministre. [...] A propos d'intervention, on espère maintenant celle de l'Italie. [...] De Monzie [ancien ministre proche de l'Italie] a accepté de communiquer la demande ».

« Le verdict sera sûrement rendu lundi. [...] Irène a vu Duhamel aujourd'hui chez lui. C'est rédigé, signé et porté à l'avocat, qui est très content ».

10 février 1942

« Irène a vu Kraeling, qui s'impatiente fort pour la Finlande [...] ».

11 février 1942

« Le Consul de Finlande est absent de Paris. Irène n'a donc pas pu le voir. Elle est pleine d'amertume contre ces Finlandais, qui ne font rien ou qui ne veulent pas révéler ce qu'ils font [...] ».

« L'essentiel pour la fin (Irène tarde toujours à nous dire les choses importantes). Dernières nouvelles du procès : réquisitoire de Gottlob. Il ne fait état ni de l'accusation d'espionnage, ni de celle d'évasion d'officiers anglais. Requièrre naturellement la peine de mort, mais seulement pour « Résistance » (c'est quand même fort !). Kraeling souhaite

une condamnation sévère à cause de la Gestapo, qui se tient dans les coulisses mais surveille tout de même Roskothen, qui pourrait faire réviser un jugement trop doux. Dans ce cas nous serions perdus [...] ».

12 février 1942

« Irène a été voir Kraeling après sa plaidoirie. Il a [...] produit une impression très favorable sur le jury. [...] Les noms des membres de l'Institut et des écrivains ont eu tout l'effet escompté. Des murmures ont circulé dans le jury [...]. Boris, qui n'avait pas été averti par Irène de nos démarches a dû être un peu ému. En tout cas, il a remercié chaleureusement (autant que sa nature le comporte) son avocat ».

« Finalement, comme il n'y a jamais séance le lundi, le jugement définitif sera rendu mardi ».

13 février 1942

« J'étais « down » en rentrant ce soir. Mme S. était venue me trouver pour me demander le moyen de voir Roskothen, pour les sœurs d'Yvonne Oddon et de Lewitsky. En même temps elle m'a fait part de ses craintes pour Lewitsky. [...] Il a avoué avoir écrit des articles de « Résistance » [...]. Son avocat a parait-il été maladroit, comme celui d'Yvonne Oddon. Enfin, on ne sait trop sur quelle intervention compter. Sa sœur est plus ou moins dans les nuages.

Tout ce qu'elle trouve c'est d'écrire à Hitler ! ».

« Mais Mme S. m'a achevée en disant, comme une chose naturelle, que dans le nombre, des exécutions étaient inévitables. Gottlob a demandé dix têtes. Quand on n'en fusillerait que deux sur dix, Boris en serait ».

14 février 1942

« [...] Entrevue Irène-Boris ce matin. Boris très content du procès. A trouvé Kraeling même émouvant. Cela l'a fait renoncer, dit-il, à des paroles amères qu'il avait préparées contre Gottlob. Gottlob de son côté a rendu justice à Boris. Enfin, c'était une sorte de réconciliation. [...] Ce qui a touché le plus

Boris, c'est la pétition des membres de l'Institut et spécialement le passage où il est dit « être considéré comme l'un des nôtres ».

16 février 1942

« Veillée d'armes, comme dit Maman. Se passe dans le calme. [...] On ne sait pas ce qu'a donné l'intervention de de Monzie auprès de l'ambassade italienne. Tout le monde attend, pour agir, l'annonce du verdict ». A ce moment, une série de coups de téléphone doit se déclencher, on va immédiatement donner l'alerte de tous côtés. Irène ne s'y retrouve plus très

bien ; heureusement Kraeling prend sur lui le plus gros [...] ».

17 février 1942

« Je voudrais noter par le menu tous les évènements de la journée pour bien m'en souvenir plus tard. Irène partie de très bonne heure, ce matin à Fresnes, porter ses provisions. [...] Elle a assisté au défilé des avocats [...]. Maintenant elle me donne rendez-vous au café Mahieu [...] entre 4h30 et 5h. « C'est trop tôt pour moi, vraiment pas possible. Mais de toute façon tu me téléphoneras ». « Ecoute, non, j'aime mieux pas. On ne sait pas trop comment dire ». « Oh si, téléphone [...]. Tu n'auras qu'à dire que tout est comme nous pensions et pour Anatole et Yvonne aussi ». Je m'en vais persuadée qu'elle ne téléphonera pas [...] ».

« Au Musée [...] Faublée [...] me laisse au milieu de poteries avec la mission d'en rechercher les fiches [...]. Monique de Lestrang ouvre la porte : « M^{elle} Lot. Téléphone de ville ». [...] « Allo ? » « Qui est à l'appareil » « C'est Eveline. C'est toi Chérie ? » La voix d'Irène est méconnaissable et très faible. « Eh bien, mon chéri, c'est bien ce que nous pensions ; pour Anatole et Yvonne aussi... Pour le recours en grâce ... » « Répète plus fort, je n'ai pas entendu ». Irène répète, mais je n'entends guère mieux. Je crois distinguer : « c'est plus compliqué que je ne pensais. [...] Il ne faut pas avoir l'air plus émue que je ne le suis, mais

j'ai les genoux qui tremblent et ce tremblement s'accroît dès que j'essaye de le réprimer. Les joues me brûlent et j'éprouve une vague envie de me laisser glisser par terre. »

« Il neige un peu dehors [...]. Il y a des places assises dans les deux mètres par extraordinaire et je reste assise jusqu'à Fontenay, la tête vide. [...] La neige tombe de plus en plus dru. [...] J'entre tout droit dans le salon et les cris d'indignation de Maman [...] me rassurent tout de suite sur son état d'esprit : « Pourquoi est-ce que tu rentres ainsi dans t'être déshabillée ? Tu vas tout salir. » Cinq minutes après la voix joyeuse d'Irène me reconforte [...]. « Le recours en grâce ne sera signé que samedi, mais c'est mieux ainsi. Ils ne peuvent pas le signer tout de suite, cela aurait l'air préparé d'avance. Il faut qu'il le rédige. Il y a [...] des « considérants » très favorables à Boris. » « Oui. Le tribunal a même dit qu'un tel homme fait honneur au pays dont il est citoyen. [...] A la fin, Boris s'est levé et a remercié le tribunal en son nom et en celui de ses camarades pour son impartialité et sa bienveillance ».

18 février 1942

« Nous nous sommes trompés pour le recours en grâce. Ce n'est pas samedi qu'ils signeront, c'est samedi qu'expire le délai fixé pour ce recours, qui doit rester absolument secret ».

19 février 1942

« Irène a pu voir Boris, assez longuement même, et lui a laissé toutes les provisions, y compris le magnifique pâté de Mme Lefort [pharmacienne du 46 rue Boucicaut]. Il est très bien, comme toujours, et même il a prononcé des paroles d'espoir, pour la première fois. Curieux qu'il soit plus optimiste depuis qu'il est condamné à mort. [...] Ceux qui risquent le plus seraient Walter et... Sénéchal ! Pour ce dernier

cela paraît invraisemblable. Il vient d'avoir 19 ans et n'en avait que 17 quand tout a commencé ! ... A ce propos, Irène a rencontré sa mère à la prison. Une femme du peuple extrêmement frustrée, tout de suite méfiante quand Irène, ignorant qui elle était, a manifesté le désir d'avoir des renseignements sur

Sénéchal pour le recours en grâce. [...] Elle éclate littéralement contre son fils. « Il avait une bonne place de comptable dans le Nord et il a fallu qu'il s'échappe pour aller se fourrer dans ces histoires... ». Elle a épargné toute sa vie pour qu'il ait une bonne situation et il n'est capable que de se faire condamner à mort (si les paroles ne sont pas textuelles, le sens y est). Réaction un peu particulière ! [...] ».

« Il est très bien, comme toujours, et même il a prononcé des paroles d'espoir, pour la première fois. Curieux qu'il soit plus optimiste depuis qu'il est condamné à mort. »

« Une note presque comique dans tout cela. Irène a apporté *L'Œuvre*, nouveau format réduit. L'adjudant et l'interprète entrent, comme toujours pour marquer la fin de l'entrevue et Irène entend Boris discuter avec eux en allemand, en tournant *L'Œuvre* entre ses doigts. « C'était de tel format, le papier était beaucoup plus beau... » C'est de *Résistance* qu'il parle tout simplement et les deux autres l'écoutent, pleins d'intérêt. Roskothen lui-même a félicité

Boris et Lewitsky de leur journal : « Très bien fait...très convaincant... Et d'autant plus dangereux ! ».

« Irène a encore vu des tas de gens et elle embrouille un peu tout ce qu'ils lui ont dit. En somme, rien de nouveau [...] ».

20 février 1942

« C'est le tribunal militaire allemand qui prononce de Vildé le plus bel hommage qu'on puisse faire ! Que faut-il de plus à Hollma [Ministre plénipotentiaire de Finlande à Vichy] ? [...] C'est d'autant plus désespérant que Gottlob a glissé à Kraeling qu'une intervention de la Finlande serait capitale ».

21 février 1942

« [...] Irène [...] a été voir le secrétaire de Jacques [Benoist-Meschin], mais n'a

pu voir que le secrétaire du secrétaire. Elle voudrait une intervention des gouvernants français auprès de la Finlande, mais on ne sait même pas s'il existe des communications directes entre les deux pays. Le « Ministre » arrive ces jours-ci. Si Irène pouvait le voir, cela vaudrait tout de même mieux, si bien que soit disposé son secrétaire et quelque soient les pouvoirs qu'il lui a confiés ».

22 février 1942

« Alerte ce matin. Irène était partie voir Gottlob, qui avait manifesté à Kraeling le désir de la voir. Vers 10h arrive, pour Irène un pneu que Maman a la funeste idée d'ouvrir. C'est Kraeling. Il est désolé qu'Irène n'ait pas été chez Gottlob hier ; [...] « il avait des choses très importantes et graves à lui dire. » « Allez-y le plus tôt possible, je vous en supplie », termine Kraeling [...] [qui] n'est pas homme à s'émouvoir facilement. Maman en était toute tremblante et Papa tourmenté. Moi seul gardais un fond d'optimisme, pas du tout raisonné d'ailleurs. Mais, c'est moi qui avait raison. Gottlob a seulement proposé à Irène [...] de voir son mari et de lui apporter de la nourriture. Il ignore, évidemment, que Roskothen a déjà autorisé tout cela [...]. Il lui a permis d'apporter de l'alcool. Demain ils doivent se retrouver à la prison. Il a même offert son automobile. [...] ».

23 février 1942

« Je peux écrire, j'ai donc encore du courage. Tout à l'heure, je ne pouvais envisager de me lever [...]. Pleurer fait tout de même du bien. [...] Non, je n'ai pas de courage, je me laisse rouler... Ayez pitié. Je demande grâce et pitié à tout et à tous Qu'il meure, qu'on me le dise qu'il a été exécuté, mais cette angoisse ne peut se supporter [...] ».

« Irène ! Il faut toujours lui arracher les mots, mais son visage ! Elle n'est pas pâle mais rouge. Ses yeux brillants, cette expression d'angoisse contenue mais mortelle. A la regarder, je sentais aussi le feu me monter à la tête. Je ne peux pas la supporter de la voir ainsi... « Recours en grâce ? Il se peut qu'on attende pas, qu'on en tienne pas compte... Il y a des règlements nouveaux. Des ordres peuvent être donnés... » Gottlob l'a dit à la fin de l'entretien à Boris. Irène n'a pas compris. Boris le lui a répété, puis Kraeling. [...] Mais comment saurons-nous et quand ? Nous allons vivre combien de temps sous cette horrible menace, sans savoir si demain... ».

C'est vers 17h00 ce jour, au Mont Valérien, que Boris Vildé et 6 autres de ces camarades étaient fusillés. Le 22 février, il connaissait la date de son exécution mais n'en avait pas parlé à son épouse lors de leur entrevue.

Sources :

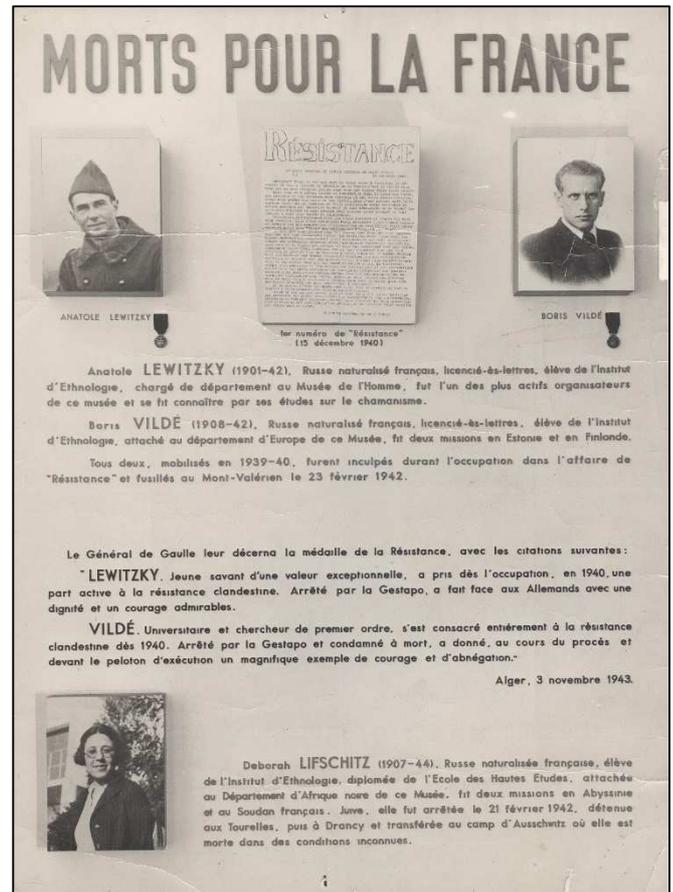
AM Fontenay-aux-Roses : fonds Irène Vildé-Lot.

Le re-nomination de voies par les villes est alors le moins coûteux des hommages publics tout en semblant être l'un des plus efficaces. Il révèle au grand jour le nom de personnalités qui ont œuvré dans la clandestinité pendant plusieurs années. Cette reconnaissance présuppose cependant que les habitants aient une connaissance précise des actes des résistants. Ce n'était par exemple pas le cas du fontenaisien Paul Léautaud qui note dans son *Journal* (à la date du 22 octobre 1944) à propos des nouveaux noms de rues : « Célébration de « héros » qui devaient être de jolis spécimens d'humanité à en juger par ceux qu'on rencontre encore dans le pays, vrais voyous quatre sur cinq. Celui qui se rue à tuer, s'il est tué, c'est la monnaie de sa pièce. Je ne vois pas ce que cela lui confère de remarquable [...]. Ces farces patriotiques ont la vie dure. »

En février 1945, la fin du conflit n'est pas encore effective lorsque deux autres événements touchent le cas Boris Vildé. Reposant dans une fosse commune du cimetière d'Ivry-sur-Seine depuis son exécution, son corps est transféré dans une sépulture individuelle dans la même nécropole.

Par ailleurs, durant le même mois, le Musée de l'Homme fait poser une plaque commémorative dans son

entrée pour rendre hommage à trois des siens, trois russes naturalisés français : Boris Vildé, Anatole Lewitski et Deborah Lifschitz (déportée et tuée à Auschwitz).



Plaque du Musée de l'Homme inaugurée en février 1945. AM FaR fonds IVL

A la même époque, les premiers articles commémoratifs sont également publiés bien avant la capitulation allemande. Les membres du groupe du musée de l'homme y sont souvent présentés de façon héroïque.

Pour le cinquième anniversaire de l'Appel du 18 juin 1940, Irène Vildé-Lot va également avoir la volonté d'adresser un courrier au Général de Gaulle, alors président du

En l'honneur des SEPT PREMIERS HÉROS de « Résistance »

Le 23 février 1942, à 5 heures de l'après-midi, les sept condamnés du procès du Musée de l'Homme (Anatole Lewitzky, Boris Vildé, Pierre Walter, Maurice Nordmann, René Sénéchal, Georges Ithier et Andrieux, premiers militants de l'organisation de Résistance en zone occupée, tombaient au Mont Valérien sous les balles allemandes.

Le Mouvement des Combattants de Résistance, fidèle au souvenir des premières victimes de l'oppression, avait tenu à être représenté à la manifestation intime qui réunissait, autour du professeur Paul Rivet, les survivants et les amis de l'équipe du premier journal *Résistance* paru dans la clandestinité.

Boris Vildé, ethnographe spécialisé dans l'étude des races fino-hongroises, avait été le principal animateur du groupe « Résistance » qui fut la première organisation de résistance en zone occupée. Russe d'origine, il avait passé quelques années en Allemagne et avait quitté ce pays après plusieurs mois de camp de concentration pour activité antinazie.

Anatole Lewitzky était l'un des créateurs du Musée de l'Homme, où il dirigeait le département de technologie comparée. Il avait participé dès sa démobilisation, à l'activité du groupe « Résistance » où il s'occupait surtout du travail de renseignement. Les cinq autres suppliciés : Pierre Walter, photographe à Nice, Léon-Maurice Nordmann, avocat socialiste, René Sénéchal, Ithier et Andrieux, étaient aussi parmi les premiers militants de cette organisation.

Le premier noyau du groupe « Résistance » commença son activité à Paris dès juillet 1940. Vildé avait dès cette époque organisé des filières

pour prisonniers évadés, recueilli des renseignements militaires.

A la fin de juillet, il rédigea et commença à diffuser un premier tract, ronéotypé, qui avait pour titre « Résistance ».

En septembre et octobre, d'autres groupes se joignirent à celui du Musée de l'Homme; l'un d'eux était dirigé par M^r Jubineau, qui devait être inculqué au procès.

Le 15 décembre paraît le premier numéro de « Résistance » qui s'intitule « organe du Comité national du

aine de prisonniers britanniques de rejoindre l'Angleterre.

C'est à ce moment que surgirent les premières menaces. Le 31 décembre 1940, trois jeunes aviateurs étaient arrêtés par la police française avec des paquets de tracts. (C'était « Résistance » n° 2.)

Mais le danger était ailleurs; un agent nazi avait réussi à pénétrer dans l'organisation de Vildé, où il inspira confiance par ses antécédents antifascistes et son dévouement apparent.

Les arrestations s'échelonnèrent du

la sortie d'un restaurant où il venait de déjeuner avec le traître. Le 12 février, le Musée de l'Homme avait été mis en état de siège et fouillé de fond en comble par les S.S. Lewitzky et sa fiancée Yvonne Oddon furent arrêtés dans cette opération.

Les inculpés de l'affaire du Musée de l'Homme attendirent un an au secret leur jugement. Leur procès, qui devait durer six semaines, du 6 janvier au 17 février 1942, eut lieu dans l'enceinte même de la prison de Fresnes, dans une baraque en bois où siégeait alors le Feldgericht.

Ce procès fut un duel permanent entre Vildé et le procureur nazi. Vildé, non seulement prit toutes ses responsabilités, mais s'efforça en outre de sauver plusieurs de ses camarades en prenant à sa charge des faits dont ils étaient accusés.

Il y eut dix condamnations à mort: Vildé, Walter, Lewitzky, Nordmann, Andrieux, Ithier, Sénéchal, Sylvette Leleu, Yvonne Oddon et Alice Simonnet.

Les trois condamnées femmes furent seules à bénéficier d'une commutation de peine.

Sept corps reposent aujourd'hui aux côtés des milliers d'autres martyrs de la Résistance, dans le grand ossuaire du cimetière d'Ivry.

Que nous importent la nationalité, les opinions philosophiques, politiques ou religieuses de tous ces héros fraternellement unis dans la mort.

Pourquoi épiloguer sur leurs origines ou les modalités de leur activité clandestine ?

Le Comité national militaire de « Résistance » n'a eu, avec la première équipe du Musée de l'Homme, que des relations fortuites. Il en eut, par contre, avec le deuxième « Résistance » clandestin qui n'avait pris aucun contact avec le premier, mais continua néanmoins consciencieusement son œuvre. Nous dirons dans notre prochain numéro l'action héroïque des équipes du deuxième « Résistance ».

Le Comité militaire de « Résistance » qui avait apporté, dès sa création, le même appui désintéressé à tous les journaux clandestins, de « Défense de la France » à « Résistance », continue de n'avoir en vue que l'unité pour l'action.

Deppis 1940, des hommes au courage résolu et tranquille ont accepté les tortures et la mort. Des équipes, pendant quatre ans ont fait la chaîne, se transmettant le flambeau. Il nous plaît d'apporter aujourd'hui le même hommage de gratitude à tous, d'unir dans le même souvenir ému tous les héros de la Résistance, tous nos martyrs, morts pour la France et pour la Liberté.



BORIS VILDÉ

Salut public »; Cassou, Paulhan et Ayeline collaborent avec Vildé à la rédaction des premiers numéros. Vers mi-décembre, un autre groupe, qui était animé par trois avocats : Weil-Curiel, Nordmann et Etienne, se joignent à l'organisation de Vildé qui devenait ainsi la première ébauche d'un mouvement de résistance. Vildé projetait de coordonner les petits groupes « gaullistes » qui naissaient alors spontanément ça et là, et de mettre sur pied une organisation paramilitaire et un service de renseignements. Il créa aussi un service d'aide et de passage qui permit à plus d'une cen-

13 janvier, date de celle de Nordmann et Etienne, à la fin d'avril, lorsque Pierre Walter, qui avait réussi à remonter sur pied l'organisation dans la région parisienne, fut appréhendé à son tour. Vildé avait réussi à échapper pour la première fois en janvier, en passant en zone libre; mais vers la fin de mars, ne recevant plus de nouvelles de Paris par suite de la disparition de son agent de liaison, le petit René Sénéchal, il estima qu'il était de son devoir d'aller à Paris pour découvrir les raisons de cette cascade d'arrestations. Il fut arrêté quelques heures seulement après son retour, à

HOMMAGE A UN JEUNE RESISTANT

Edwin Chapellier était foncièrement bon, épris d'idéal, animé d'un farouche patriotisme.

Il était, par contre, impitoyable pour les lâchetés, les injustices et les compromissions.

S'engagea alors qu'il était en Bretagne, dans la Résistance. A ce titre, accomplit de nombreuses missions, non seulement en France,

« Le Combat de Résistance » du 17 mars 1945 (extraits) : les débuts d'une vision mythique de l'action des résistants. AM Far fonds IVL

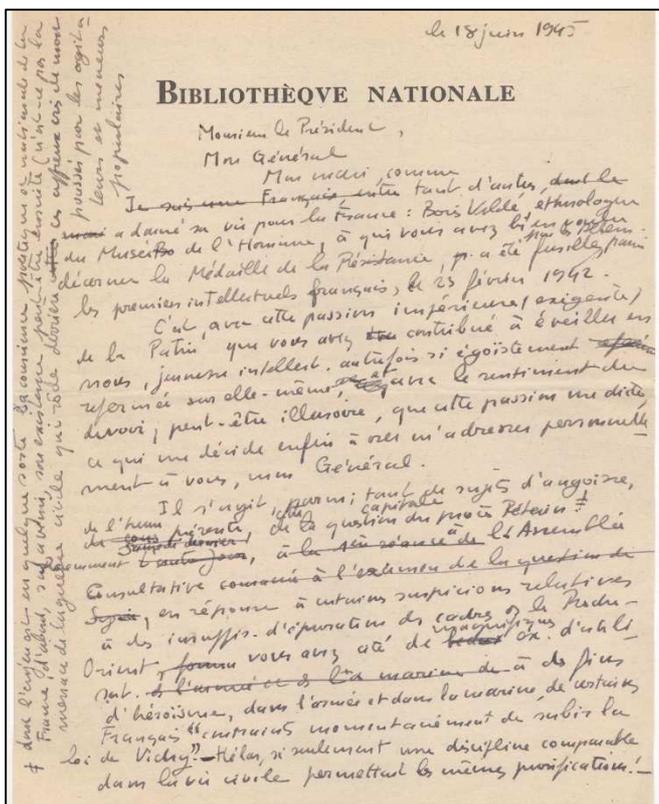
Gouvernement Provisoire de la République Française. A l'approche du procès Pétain (juillet 1945), elle s'inquiète notamment des excès d'une épuration qui ne serait pas contrôlée et qui entrainerait à la guerre civile. Comme son destinataire, elle veut privilégier la réconciliation nationale.

Pour le groupe du Musée de l'Homme, c'est le duo Yvonne Oddon et Germaine Tillion qui s'en charge à



AM FaR fonds Irène Vildé-Lot.

partir de 1946. C'est d'ailleurs cette dernière qui va baptiser ce mouvement et ses noyaux « Groupe Hauet-Vildé » en référence à deux de ses chefs disparus. Puis, dans un second temps, « réseau du Musée de l'Homme ».



Brouillon d'une lettre de Irène Vildé-Lot datée du 18 juin 1945. Impossible de confirmer qu'elle a bien été adressée à son destinataire : le Général de Gaulle. AM FaR fonds IVL

Autre actualité, plus administrative, celle qui conduit à la nécessaire « liquidation » du réseau. L'acte doit clore officiellement l'activité du groupe en définissant le rôle combattant de chacun de ses membres. A terme, elle ouvre le droit aux décorations posthumes et aux pensions.

SECRETARIAT D'ÉTAT AUX FORCES ARMÉES
ATTESTATION
 Guerre
 DU D'APPARTENANCE AUX F.F.C.
 Aucun duplicata ne pouvant être délivré, le porteur de la présente attestation ne devra en desser, en aucune circonstance et, en cas de besoin, faire établir des copies conformes.

Original à conserver
 RÉFÉRENCES N° 30378
 D. N. N° 4845/EMA/1 du 11-4-45. Fiche n° 11.083/EMA/1 du 3-8-45.
 D. M. N° 7907/EMA/1 du 31-4-45. Feuille de renseignements
 D. M. N° 8863/EMA/1 du 21-6-45. I. M. N. 13.172/EMA/1 du 12-9-45.
 I. M. N. 17-216/RS/R/1 du 6-11-45.

Monsieur Boris VILDE, né le 25.6.1908
 a signé un contrat d'engagement en application du décret 366 du 25 juillet 1942.

Réseau : MUSEE DE L'HOMME
 Arrêté le 28.3.48 Rapatrié XXXX DECEDE 23.2.42

Les services accomplis **comme agent P 2** comptent
 du 7.40 au 23.2.42

en qualité de COHEF de mission de I classe,
 Grade correspondant homologué par la Commission nationale d'homologation LIEUTENANT COLONEL (pendant la durée de la mission).

Paris, le 28 SEPTEMBRE 1948

CERTIFIÉ EXACT :

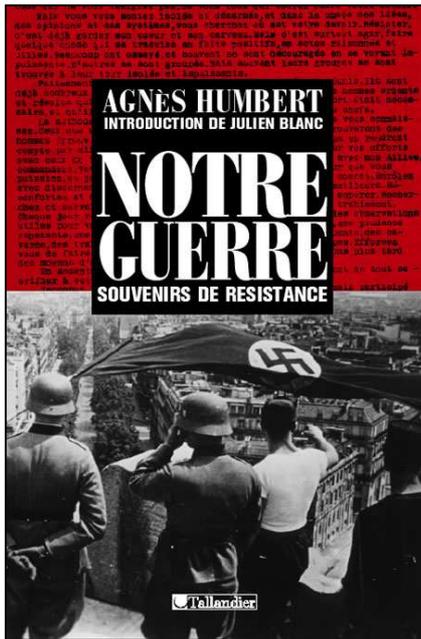
Le LIEUTENANT COLONEL DE DIONNE
 chef du bureau Forces Françaises Combattantes de l'Intérieur,
 P. O. Le Commandant H. L. ALAZET
 Ajoint au Chef du Bureau F.F.C.I. et R.I.F.

LES SERVICES ACCOMPLIS EN QUALITÉ D'AGENT P2 CONFORMÉMENT AUX DISPOSITIONS DU DÉCRET 366 DU 25-7-1942 COMPTENT COMME SERVICES MILITAIRES ACTIFS.

Attestation d'appartenance aux Forces Françaises Combattantes de Boris Vildé qui sera délivrée officiellement le 28 septembre 1948 après plusieurs mois d'instruction. AM FaR fonds IVL

Toujours en 1946, Agnès Humbert fait publier son ouvrage *Notre Guerre : souvenirs de résistance*.

Il s'agit de son journal pour partie écrit sur le vif mais aussi recomposé d'après ses souvenirs. Boris Vildé y apparaît à de nombreuses reprises :



Couverture de la réédition de 2004 de l'ouvrage de Agnès Humbert.

depuis une conférence en 1936 au Musée de l'Homme jusqu'à sa rencontre orchestrée par les Allemands à la prison du Cherche Midi où il apparaît

L'année suivante, en octobre, Irène Vildé-Lot, liée dans l'esprit des Fontenaisiens à la mémoire de son époux, est élue aux élections municipales sur la liste du Rassemblement du Peuple Français, le mouvement créé par Charles de Gaulle. Elle est la première femme à réaliser un mandat complet au sein du conseil municipal entre 1947 et 1953.

Liste du RPF de Fontenay aux élections de 1947.
AM FaR 1K142

Liste du Rassemblement du Peuple Français

Maurin	Joseph	7-1-1886	Urcières Lozère	6 rue Lafontaine	
X Léveillard	Lucien	21-5-1898	Nouen S. Inf.	63 Av. Gabriel Péri	
X Massot	Henri	20-10-1879	Cherzé (Sarthe)	2 rue A. Salel	
X Sinamon	Albert	16-3-1878	Paris (14^{ème})	47 rue d'Estienne d'Orve	
Seuzit	Gérard	17-5-1923	Plougras C.D.N.	4 Pl. Gl. de Geulle	
X Mme Vildé née Lot	Irène	12-4-1910	Paris	53 rue Boucicaut	
Gouspy	Georges	30-12-1879	Ancenis L. Inf.	15 rue A. Petit	
X Billiard	Georges	16-4-1875	Fontenay-aux-Roses	27 rue Boris Vildé	
Chaut	Jean	27-4-1914	Saligny Loire	2 rue R. Marchand	
Jean	André	8-1-1913	Nouen S. Inf.	22 rue A. Marchand	
Pelnard	Louis	19-8-1875	St. Michel Isère	5 rue des roses	
Maichien	Pierre	11-2-1918	Paris XIII ^e	24 Av. Lombard	
Leconte	Achille	24-2-1901	Fontenay-aux-Roses	7 rue A. Marchand	
Lefebvre	Fernand	18-9-1912	Beaumont Oise	10 rue Dr Soubise	
Béguin	Robert	3-3-1915	Paris XI ^e	107 rue Boucicaut	
Freslon	Albert	19-3-1882	Chinon I. Loire	20 rue Boris Vildé	
Taralle	Charles	23-11-1900	Gif (Seine et Oise)	5 allée des Ormeaux	
Mme Goudemand	Lucie	18-3-1896	Paris IX ^e	24 rue R. Marchand	
Melle Massenet	Jane	11-6-1885	Paimpol C.D. Nord	5 rue Jean Jaurès	
Eberlen	Bernard	22-12-1923	Paris 8 ^e	7 route de Versailles	
Katnig	Dusan	7-7-1922	Trieste T. libre	96 rue Boucicaut	
Bréchoire	Florent	29-12-1881	Noirville (Deux Sèvres)	3 rue de vap. Paoli	
Bonnard	Armand	20-3-1882	Mercury S. & L.	15 rue du Dr Soubise	

Maurin
J. Massot
J. Sinamon
I. Vildé
Geo Gouspy
G. Billiard
J. Chaut
J. Pelnard
P. Maichien
P. Leconte
P. Lefebvre
P. Béguin
P. Freslon
P. Taralle
Mme Goudemand
Melle Massenet
E. Eberlen
K. Katnig
B. Bréchoire
B. Bonnard

En 1949, deux autres évènements entretiennent la mémoire autour de Boris Vildé. A l'automne a lieu le procès Albert Gaveau, du nom de l'agent-double qui fit tomber le réseau début 1941. Le traître est condamné à 20 ans de travaux forcés.

L'autre élément concerne la mise en place de 2 plaques sur le monument aux morts de Fontenay rappelant le nom des résistants fontenaisiens disparus.

Carton d'invitation à l'inauguration des plaques rendant hommage aux résistants fontenaisiens sur le monument aux morts.

AM FaR 1J105

Sources :

AM Fontenay-aux-Roses : fonds Irène Vidé-Lot.

BLANC Julien, *Au commencement de la Résistance : du côté du musée de l'Homme 1940-1941*, Seuil, 2010.

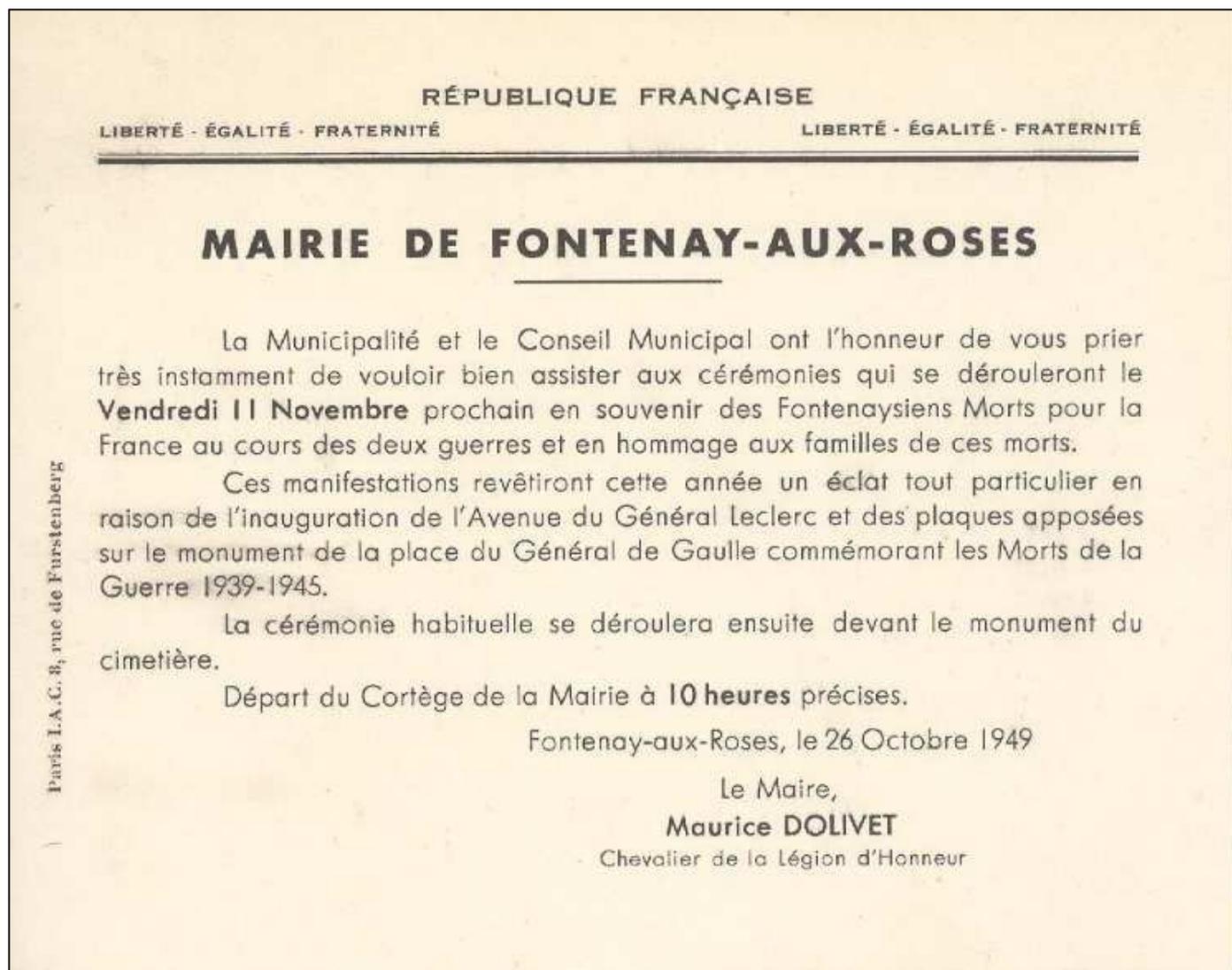
DOUZOU Laurent, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Editions du Seuil, 2005

HOGENHUIS Anne, *Des Savants dans la Résistance*, CNRS Editions, 2009.

HUMBERT Agnès, *Notre Guerre. Souvenirs de Résistance*, Taillandier, 2004.

TILLION Germaine, *A la recherche du vrai et du juste. À propos rompus avec le siècle*, Le Seuil, 2001

WIEVORKA Olivier, *La mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Editions du Seuil, 2010.



7.

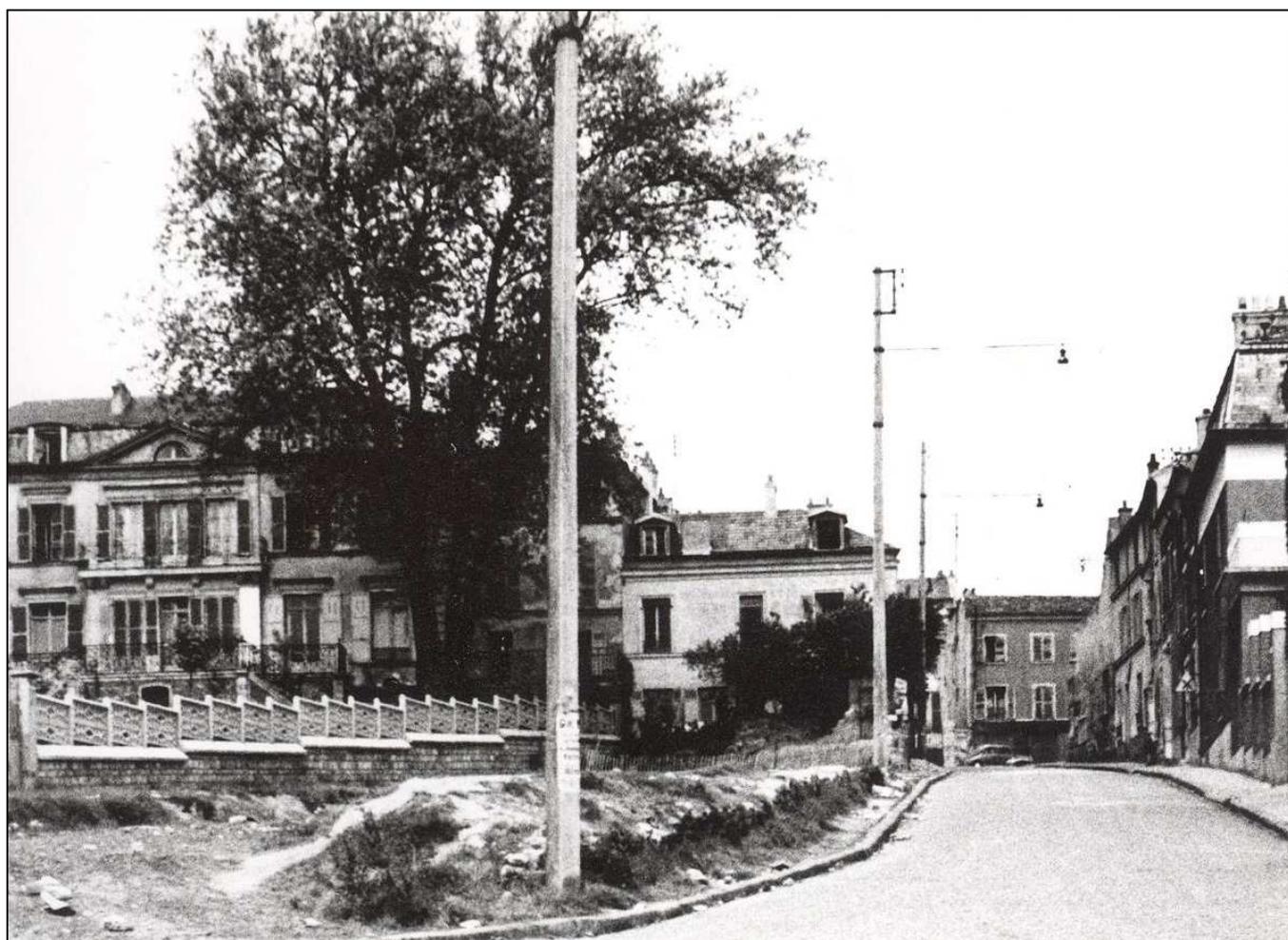
Une mémoire estompée (1954-1976)

Suite aux élections municipales d'avril 1953, Irène Vildé-Lot qui ne se représente pas, se retire de la scène publique après un mandat de 6 années. Ce départ coïncide avec deux autres événements touchant la famille Lot : les décès de Ferdinand Lot en 1952

puis de son épouse Myrrha Borodine en 1957. Cette conjonction d'évènements signe le début d'un effacement progressif des mémoires de Boris Vildé.

Depuis la Libération, toute la famille Lot a respecté les dernières volontés du chef du réseau du Musée de l'Homme. Celles-ci avaient été formulées dans la dernière lettre destinée à son épouse : « Qu'on rende justice à notre souvenir après la guerre, cela suffit » (lettre du 23 février 1942).

La maison du 53, rue Boucicaut au début des années 1950. Amputée d'une partie de son parc, elle est encore habitée par la famille Lot. Elle sera détruite vers 1967. AM FaR Fi



Ce souhait de discrétion est encore renforcé par le contexte général. A l'orée des Trente Glorieuses, il y a un réel refoulement de la Seconde Guerre mondiale chez une partie de la population...d'autant plus que d'autres conflits vont progressivement faire la une de l'actualité (guerre d'Indochine, guerre d'Algérie...).

nommés et dans les discours, ils sont négligés au profit des enjeux du moment (la reconstruction, la dénonciation de la guerre, la bombe atomique...).

La seule cérémonie qui rappelle le sacrifice des résistants est celle de la Libération de Paris. Elle est organisée à la fin du mois d'août par la Municipalité fontenaisienne. Dès 1947, et jusqu'aux années 1960, la cérémonie est double : d'abord autour du monument aux Morts de la place du Général de Gaulle puis rue d'Assas à Paris pour honorer la mémoire de Jean Lavaud tombé en ce lieu le 25 août 1945. Les autres fontenaisiens tués pour faits de résistance ne sont pas nommément mis en exergue.

Plus généralement, pour ceux qui veulent se souvenir de la Résistance, c'est avant tout la vision gaulliste qui s'impose dans les années 1950 notamment celle d'une France unanimement résistante dans l'action (pour une petite minorité) ou par l'esprit (pour les autres). Celle d'une résistance menée d'abord de l'extérieur qui avait pour capitale Londres ou Alger. Celle d'une résistance d'abord combattante qui s'inscrit dans une « guerre de trente ans » (1914-1944). Autant de thèmes qui sont exposés dans les *Mémoires de guerre* du Général de Gaulle publiés de 1954 à 1959.



Mai 1955 : le 10^e anniversaire de la commémoration du 8 mai 1945 à Fontenay-aux-Roses. AM FaR 1J109

Instituée dès 1946, la commémoration du 8 mai 1945 ne donne pas lieu à une évocation précise des résistants. Ceux-ci ne sont pas

Fontenay, 23 août 1962 d



Monsieur le Maire,

La commémoration de la libération de Paris suit de près, cette année, une page moins glorieuse, hélas, de notre histoire récente : l'abandon de la souveraineté française en Algérie, négocié officiellement, puis ratifié par la majorité de nos compatriotes. Cet abandon, librement consenti, auquel ne nous contraignait aucune défaite militaire, consacrait l'inutilité de la lutte poursuivie, depuis des années, de souffrances incalculables, et de sacrifice suprême demandé à l'élite de notre jeunesse - Continuer, après cela, à exalter, à citer en exemple, l'héroïsme de ceux qui sont tombés il y a vingt ans pour que vive une France libre et respectée dans l'intégrité de sa puissance et de son honneur restaurés, cela ne peut manquer d'être ressenti par beaucoup comme une étrange ironie - Je plains, pour ma part, ceux qui ont l'ingrate mission de prononcer des paroles qui n'ont plus guère de sens.

Vous comprendrez que ces amers sentiments me retiennent de participer effectivement cette fois-ci à l'hommage que la Municipalité s'apprete à rendre samedi prochain aux résistants de Fontenay morts pour notre libération -

Mais plus sensible que la mienne sera l'absence, pour la seconde fois déjà, d'un autre fidèle de cette cérémonie, l'absence de notre regretté Monsieur Billard. Je ne puis oublier, en effet, ce 26 août 1960 où, surmontant de cruelles souffrances, que seule trahissait sa pâleur, il tint à être présent jusqu'au bout et accompagna le cortège à Paris, rue d'Assas, devant la plaque commémorative de Jean Lavaud. Ce fut là sa toute dernière manifestation publique. Quelques jours après, on s'en souvient, il entra à l'hôpital et nous ne devions plus le revoir que sur son lit de douleur - Il me semble qu'il n'est pas

déplacé, à cette occasion, d'évoquer une mémoire qui est restée chère à tous les Fontenaisiens.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, avec l'expression renouvelée de mes regrets, l'assurance de ma considération la plus distinguée

J. Boris Vildé

Courrier d'Irène-Vildé-Lot adressé au Maire de Fontenay-aux-Roses au sujet de la cérémonie de la Libération de Paris du mois d'août 1962.

AM FaR 1J108

A cette vision officielle s'oppose la mémoire communiste. Pour des raisons politiques, celle-ci fait du PCF le « Parti des 75 000 fusillés ». Or, la concurrence exacerbée entre ces deux mémoires préfabriquées isole les autres composantes d'une Résistance en réalité bien plus diversifié. Ce dualisme va notamment contribuer à occulter « ceux du Musée » et donc Boris Vildé.

Plus décisif encore, les pionniers de la Résistance qui pour beaucoup n'ont pas vu l'année 1943 ou 1944, ont été eux-mêmes submergés dans les mémoires par la vague de résistants que leur engagement a engendré.

Au début des années 1970, Charles de Gaulle disparaît et différents événements font vaciller le mythe de la France entièrement résistante. Parmi ceux-ci, le documentaire de Marcel Olphus *Le Chagrin et la Pitié*, la grâce présidentielle accordée au milicien Paul Touvier, *La France de Vichy* (1973) de Robert Paxton provoquent un changement radical de point de vue sur la période de l'Occupation. Ce retournement va se réaliser au détriment de la perception du rôle de la Résistance raménée à la portion congrue pendant plusieurs années. Comme un symbole, dans les années 1980, la plaque posée dans l'entrée du Musée de l'Homme pour honorer le

duo Vildé-Lewinstki est décrochée. Puis, en 1988, Irène Vildé-Lot s'éteint à Fontenay-aux-Roses dans une quasi-indifférence.

FONTENAY EN DEUIL

Tous les Fontenaisiens connaissent la rue Boris Vildé, et nombreux sont ceux qui savent que Boris Vildé, fondateur du réseau « Le Musée de l'Homme », fut fusillé par les Allemands le 7 mars 1942.

Madame Boris Vildé, qui vivait depuis quelques années à la Maison de Retraite du Parc, est morte le 15 décembre et a été enterrée au cimetière de Fontenay.

Je rappellerai rapidement les liens qu'elle a eu avec notre ville dont elle avait été Conseiller Municipal de 1947 à 1953. Licenciée en lettres classiques et en russe, elle était la fille de l'historien du Moyen-Age, Ferdinand Lot, et de Madame Lot née Borodine. Ils habitaient le « château » appartenant à la famille Martine qui s'élevait au croisement des rues Boucicaut-Antoine Petit, à l'emplacement de la tour actuelle.

Mme Boris Vildé était bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale; elle avait traduit un ouvrage très ardu de philologie russe.

Je pense qu'il était normal de rendre cet hommage posthume à Madame Boris Vildé et à son mari et de prier sa sœur Madame Mahan-Lot d'accepter nos condoléances très émues.

Ferdinand Lot avait été l'élève du Collège Sainte-Barbe entre 1875 et 1878, m'a appris Madame Mahan-Lot.

Jean FOURNIER
Chevalier de la Légion d'Honneur
Commandeur de l'Ordre National du Mérite

Extrait du magazine municipal de Fontenay-aux-Roses de février 1988 : une découverte d'une partie oubliée de leur histoire pour beaucoup de Fontenaisiens
AM FaR série D

Sources :

AM Fontenay-aux-Roses : série J.

DOUZOU Laurent, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Editions du Seuil, 2005.

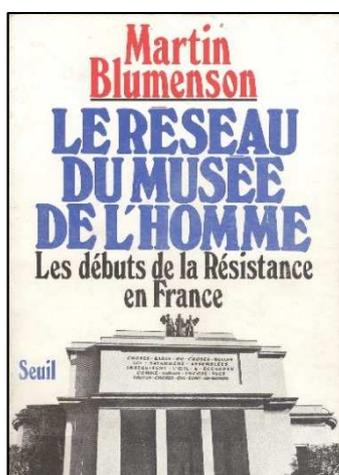
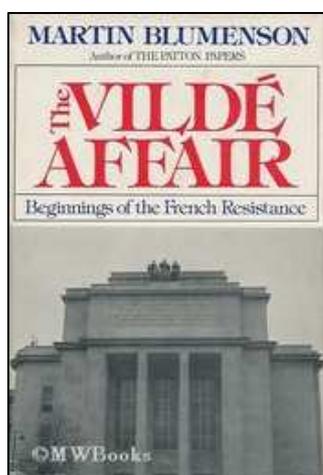
ROUSSO Henry, *Le Syndrome de Vichy*, Seuil, 1990.

WIEVORKA Olivier, *La mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*, Editions du Seuil, 2010.

8.

L'entrée dans l'histoire (depuis 1977)

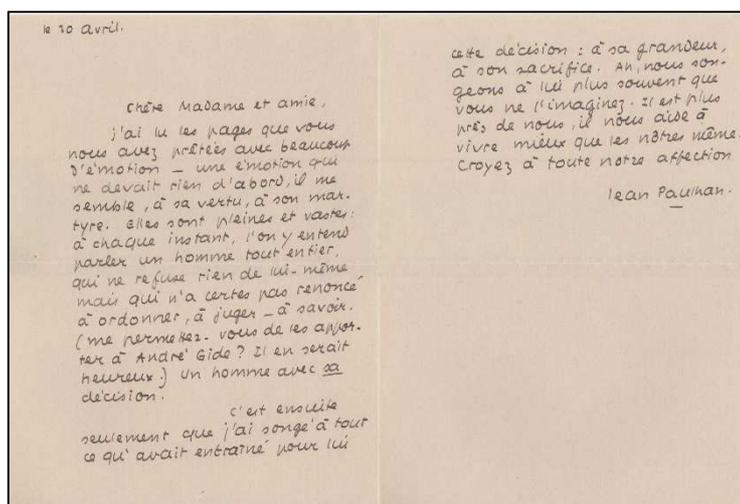
Le premier ouvrage entièrement consacré au groupe du Musée de l'Homme est publié aux Etats-Unis en 1977. Il est édité en France deux années plus tard. Son auteur est l'historien américain Martin Blumenson (1918-2005) reconnu pour sa biographie du général Patton.



Le titre anglais de l'ouvrage *The Vildé Affair* n'a pas été repris en France où l'éditeur lui a préféré *Le Réseau du Musée de l'Homme. Les débuts de la Résistance en France*. Sa recherche est encore marquée par la période antérieure puisqu'elle s'appuie d'abord sur des témoignages

dont ceux recueillis directement auprès de Irène Vildé-Lot, de plusieurs membres du groupe ou du réseau Vildé (Yvonne Oddon, Jacqueline Bordelet, Sylvette Leleu...) ou d'autres acteurs importants (dont Ernst Roskothen). Il a aussi exploité des documents amassés par Claude Aveline. Malgré quelques mises en perspective historique, le récit fait la part belle à l'action, aux péripéties héroïques et à des scènes souvent imaginées.

Pendant une décennie, l'ouvrage de Martin Blumenson occupe seul le champs historique consacré à ces pionniers de la Résistance. Puis, en 1988 s'opère un tournant avec la publication du *Journal et lettres de prison* de Boris Vildé rédigé entre juin 1941 et février 1942.

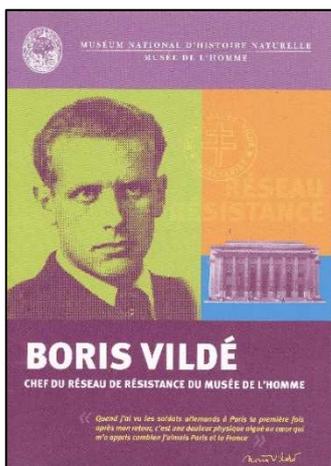


Lettre non datée (vers 1950 ?) de Jean Paulhan à Irène Vildé-Lot après la lecture des pages du *Journal de Boris Vildé* alors inédit. « On y entend parler un homme tout entier [...]. Permettez-vous de les apporter à André Gide ? [...]. Nous songeons à lui plus souvent que vous ne l'imaginez ». AM FaR fonds IVL

Dans ce journal, il n'est quasiment jamais question de la résistance et très peu de la guerre. Le texte de Boris Vildé est dominé par ses rêves, les analyses de ses lectures ou ses réflexions sur la mort qu'il sait prochaine. Réédité en 1997, l'ouvrage permet à beaucoup de découvrir cette figure importante avec un document original.

En 2008, le centenaire de sa naissance donne l'occasion d'une première exposition en France et plus particulièrement au Musée de l'Homme : « Boris Vildé, chef du réseau de résistance du Musée de l'Homme ». Pour la première fois, sa carrière scientifique est mise en évidence.

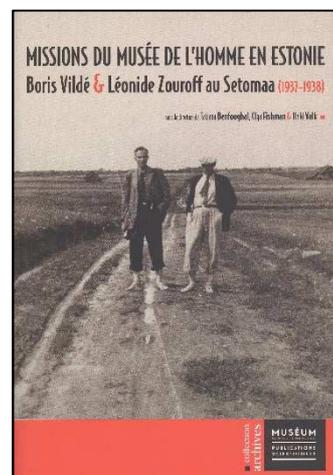
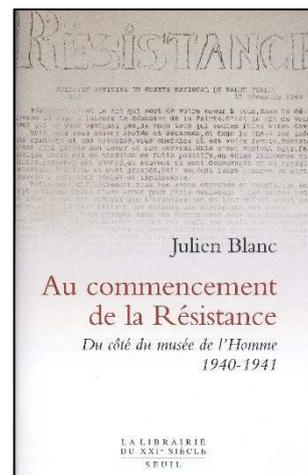
L'année suivante, *Des savants dans la Résistance* de Anne Hogenhuis exploite méthodiquement différentes sources dont de multiples fonds d'archives français et étrangers. L'historienne a aussi recherché le moindre indice permettant d'éclairer



des aspects ignorés de la vie du natif de Saint-Petersbourg : son emprisonnement en Estonie vers 1927, son passage en Allemagne, sa fréquentation du Montparnasse russe...

En 2010, le livre de Julien Blanc, issu d'une thèse de doctorat, apporte un regard nouveau sur le « réseau » du Musée de l'Homme. A l'aide de nombreux fonds conservés notamment aux Archives nationales, il réévalue l'apport de ces pionniers longtemps oubliés et mesestimés. Il insiste aussi sur l'extrême diversité politique des personnalités qui le composaient, tous unis contre l'occupant.

Enfin, en 2017, un ouvrage collectif, *Missions du Musée de l'Homme en Estonie. Boris Vildé et Léonide Zouroff au Setomaa (1937-1938)*, nous éclaire plus particulièrement sur la carrière scientifique de Boris Vildé qui se confond en partie avec la création du Musée de l'Homme.



9.

Le Musée Boris Vildé à Yastrebino



Où est situé le Musée Boris Vildé ?

Le Musée Boris Vildé est situé dans le village très ancien de Yastrebino. La mention en est faite dès le XIII^{ème} siècle. Longtemps, il fut le centre de la région de Volossovo.



L'exposition permanente avant la rénovation du musée (2002).

Une église en l'honneur de Nicolas le Thaumaturge y a été construite. A proximité, le cimetière où se trouvent les sépultures du père de Boris Vildé et de sa grand-mère maternelle.



Visite du Musée Boris Vildé par le Consul Général de France à Saint-Pétersbourg, Pascal Maubert. Comme le veut la tradition, un pain et du sel sont partagés en signe de bienvenue (2005).

Quelle est l'histoire de ce musée ?

L'ouverture du musée dans le village de Yastrebino où se sont passées les jeunes années de Boris Vildé, est devenue possible grâce à 30 ans de recherches entreprises par une ancienne intitutrice russe, Galina Alexandrovna Ozol : collectes et études de documents, d'archives, de sources littéraires, de souvenirs de résistants. L'exposition chronologique des évènements accompagnée par de nombreuses photos et documents, permet aux visiteurs de mieux comprendre la tragédie et le courage de ces premiers Résistants dès le début de l'occupation allemande de la France en juin 1940.

Que met en valeur le musée ?

Une exposition permanente sur le parcours de Boris Vildé mais aussi sur la Résistance française avec de nombreuses photos, des journaux clandestins de l'époque.



Les enfants de Yastrebinno interprètent la pièce de Tatiana Skipcheva, « De Saint-Pétersbourg au Mont-Valérien » qui retrace le parcours de Boris Vildé (2008).

Il y a également une bibliothèque d'ouvrages en langue française et russe sur l'occupation de la France et la Résistance. Une collection d'exemplaires de "L'Affiche Rouge" en français et en allemand. La correspondance en langue russe de Boris Vildé avec sa mère pendant la période 1930 à 1932. Des copies intégrales de quatre exemplaires du journal « Résistance » dont deux originaux du numéro 2 publié le 30 décembre 1940. Diverses correspondances de Boris Vildé avec les autorités estoniennes de Tartu. Des photos de Boris Vildé depuis son enfance à Yastrebinno jusqu' à 1919.

Que propose le site internet ?

Le site du musée est en trois langues : russe, estonien et français. Il présente des photos et des vidéos en rapport avec Boris Vildé. Il met aussi en avant des documents originaux et des publications. Enfin, une rubrique actualité permet de suivre les derniers événements sur le chef du réseau du Musée de l'Homme.



Délégation d'habitants de la ville de Tikhvine accueillie au musée. Au second plan, le buste de Boris Vildé. (2012).

Photos de Claude Doyennel,
secrétaire du Musée Boris-Vildé.

Aller au Musée Boris Vildé à Yastrebinno:

Adresse : Dom 19. Volossovsky rayon.

188447 Leningradskaya oblast.

Parcours : Train depuis Saint-Pétersbourg, gare de la Baltique. Direction Saint-Pétersbourg - Slantsy (Сланцы), Descendre à la station Vémarn (Веймарн). A côté de la gare de Vémarn, prendre l'autobus N°71 jusqu'à l'arrêt Yastrebinno (Ястребино).

Horaires d'ouverture : samedi et dimanche de 12 h à 16 h. Pour les autres jours, sur réservation.

Téléphone : +7-921-428-40-33 (24h sur 24).

Site internet : <http://museeborisvilde.com/>

10.

Les lieux rattachés à la mémoire de Boris Vildé

Le cimetière d'Ivry (1942)

Comme beaucoup de résistants fusillés au Mont-Valérien, Boris Vildé a été inhumé au cimetière parisien d'Ivry-sur-Seine. Il repose à côté de son confrère du Musée de l'Homme et compagnon d'armes Anatole Lewitsky.



La rue Boris-Vildé (1944)

Dès le 14 novembre 1944, la Ville de Fontenay-aux-Roses prit la décision de rebaptiser plusieurs noms de rues à titre d'hommage public. La rue du Plessis-Piquet devint ainsi la rue Boris-Vildé (voir page 35).



Le Mont-Valérien (1960)

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, le fort isolé sur les hauteurs de Suresnes fut le principal lieu des exécutions allemandes. Parmi les 1008 résistants ou otages tués figurent Boris Vildé. Le Mémorial de la France Combattante y fut inauguré le 18 juin 1960 par le Général de Gaulle.



Vues du Mont-Valérien en 2018 : la clairière des fusillés, le Mémorial de la France Combattante et le monument de Pascal Convert rendant hommage aux 1008 fusillés.

Le cimetière de Fontenay (1988)

A son décès en février 1988, Irène Vildé-Lot fut inhumée à Fontenay-aux-Roses, dans le caveau familial avec ses parents et sa sœur Marianne (18^e division).



Le mail Boris-Vildé (2010)

Pour rappeler qu'un numéro de journal clandestin *Résistance* avait été imprimé à Aubervilliers (Club d'aviation), un mail fut baptisé du nom de Boris-Vildé en 2010.



Le parc Boris-Vildé (2014)

Aménagé dans l'ancien parc de la villa du photographe officiel des expositions universelles Pierre Petit (1831-1909) puis d'un établissement religieux, ce nouveau parc public fontenaisien de 5000 m² a pris le nom de l'ethnologue car il est desservi par la rue éponyme.



La plaque du Musée de l'Homme (2015)

A la réouverture du musée, un espace célébrant le réseau du Musée a remplacé la plaque posée en 1945 et disparue depuis plusieurs années (voir page 36).



Catalogue réalisé à l'occasion des 35^e Journées Européennes du Patrimoine (15-16 septembre 2018)

Recherches, textes, photos (sauf indications), mise en page : David Descatoire (Archives municipales).

Conception et réalisation de la 1^{ère} et de la 4^e de couverture : Christophe Voisin (service Communication).

Impression : Yves Guillemeau (Reprographie).

Remerciements

A Claude Doyennel et au Musée Boris Vildé à Yastrebino (Russie)

pour la mise à disposition de nombreuses photographies.

A Jean-Marie Mouthon dont le don en 2016 de documents ayant appartenu à Irène Vildé-Lot a constitué le point de départ de cette recherche.

A Gaston Cœuret pour la relecture.